REVUE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN-KARDEC

38e ANNÉE — Nº 3. — 1er MARS 1895.

COMPTE RENDU DU PROFESSEUR OLIVIER J. LODGE

EXPÉRIENCES FAITES AVEC LE MÉDIUM EUSAPIA PALADINO

Dans la 68e réunion générale de la Société d'études psychiques de Londres, le professeur Olivier J. Lodge (docteur en sciences), a lu un compte rendu de ses récentes études, sous ce titre: *Expériences de phénomènes physiques peu ordinaires, ayant eu lieu en présence d'une personne (Eusapia Paladino) en état de transe.*

« Sur une invitation du professeur Charles Richet, j'ai passé six jours « chez lui, aux îles d'Hyères, afin d'être témoin de phénomènes phy- « siques, qui, disait-on, avaient lieu en présence d'une femme de Naples, « sans éducation, nommée Eusapia Paladino.

« M. F. W. H. Myers, et le Dr Ochorowicz, professeur de philosophie et « de psychologie, à Lemberg, étaient également présent, ainsi que M. Bel- « lier, secrétaire du professeur Richet. Ce dernier prenait les notes des « séances, à mesure qu'on les dictait par une fenêtre, mais il n'assistait « pas autrement aux séances — il était en dehors de la pièce ».

Dans ces conditions, on avait eu une série de quatre séances, tous les autres jours; elles duraient en moyenne de 3 à 4 heures. Professeur Lodge arrangea lui-même les meubles de la chambre, avant les deux dernières séances, et il est positif que personne ne les dérangea après lui.

Plus tard, le professeur eut une autre série de dix séances avec le même médium, le professeur Richet, professeur Sidwick et sa dame, Dr Ochoro-

wicz, Legard ard Freiherr, von Schrenk Notzing de Munich et Mme Lodge.

Le professeur déclare ensuite qu'il était en *état de doute*, très sceptique à l'égard des prétendus mouvements physiques « *sans contact* », mais que la réalité des faits a surmonté ses doutes, et que les phénomènes de ce genre peuvent, dans certaines conditions, avoir une existence réelle et objective.

DÉTAILS PRÉLIMINAIRES

Les séances eurent lieu la nuit, de 10 heures à 1 heure du matin, dans une pièce de rez-de-chaussée, dans la maison de M. le Dr Richet, qui était la seule habitation de l'île, sauf le phare. Deux fenêtres ouvraient sur une vérandah, et une seule porte dont le professeur Lodge tenait la clé sur lui.

En dehors d'une de ces fenêtres presque fermées, était assis M. Bellier, qui prenait des notes à la lumière d'une lampe.

Il parlait de temps en temps, avec les assistants qui pouvaient ainsi s'assurer de sa position sous la vérandah.

Dans la chambre, éclairée d'abord, et puis dans une demi-obscurité, les assistants étaient assis autour d'une table, avec Eusapia.

Bientôt la table commença à faire des mouvements ; la lumière étant baissée, le médium semblait entrer en état de transe, et au bout d'une demi-heure, environ, des phénomènes *plus prononcés* se présentèrent.

Chaque matin, après la séance, on écrivait le compte rendu de ce qui était observé, en se servant des *notes*, comme base ; mais, en examinant avec soin chaque détail, on discutait chaque point douteux, avec minutie.

Dans la chambre était une grande table, d'une construction simple, sans battants, comme une table de cuisine de campagne, et pesant 24 kilos. Une autre table, plus petite, servait pour les séances, elle pesait 9 kilos.

Sur une troisième table ronde, en acajou, recouverte d'une étoffe, étaient placés les objets dont on se servait pour les expériences.

En état de transe, le médium répondait plutôt au nom de *John* (Jean), mais il parlait italien seulement ; lorsque l'état de transe n'était pas complet, les phénomènes étaient plutôt élémentaires et peu satisfaisants.

Dans la chambre il y avait un petit chalet musical ; on tournait la cheminée, les portes s'ouvraient et la musique jouait.

Il y avait également un accordéon ordinaire, de construction simple, appartenant à M. Richet.

Professeur Lodge dit qu'il a été poussé, pincé, qu'on appuyait sur sa tête, sur son dos, ses bras et ses genoux lorsqu'il tenait les deux mains du médium dans les siennes, et lorsque les pieds et la tête d'Eusapia étaient observés.

Dans ces mêmes conditions, il a eu sa main empoignée, momentanément, par quelque chose ressemblant à une main humaine, donnant l'impression distincte de doigts ayant des ongles.

Il a vu une forte main, et autres objets, plus vaguement, qui passaient, se détachant la nuit sur la lumière faible du ciel. Le médium était toujours soigneusement et complètement tenu.

Il a vu une chaise placée près de la fenêtre, à plusieurs pieds de distance du médium, glisser plusieurs fois, horizontalement, et puis se lever et frapper le parquet.

Le médium était tenu, et personne n'était près de la chaise.

Au moment où il n'y avait pas la moindre brise, au dehors, un lourd rideau se gonfla comme si quelqu'un était derrière, et resta ainsi gonflé un bon moment. Il n'y avait personne de caché derrière le rideau, le médium en était distant de près de deux mètres ; cela était visible.

Une autre fois, le rideau était jeté sur la table et sur les assistants ; une autre fois, le contour d'un visage se détachait contre la fenêtre, et quelque chose comme une main se levait vers ce visage.

Peut-être, dit le professeur, l'explication la plus simple, dans ces cas, c'est que ces apparitions visibles sont des réarrangements de matériaux déjà existants, mais il est évident qu'il y avait un but prédéterminé dans cet arrangement.

La table lourde, auprès de laquelle il n'y avait personne, était agitée souvent et même retournée, trouvée complètement renversée par terre; ceci était fait avec soin et de manière à ne pas briser sur la terre une batterie voltaïque et autres objets. Le Dr Ochorowich a pu, de sa place, voir la table au moment où elle se retournait.

Le médium étant sous observation, le petit chalet a été vu plusieurs fois traversant la chambre; on entendit la clé remonter la musique, et celle-ci jouant dans différentes parties de la chambre, des fois à deux mètres du médium. Le professeur Lodge a vu ce chalet s'appuyer sur lui et puis être posé sur la table, sans que personne le touchât. « J'ai entendu, dit le professeur, quelques notes de l'accordéon, rendues loin de nous, pendant que l'instrument était sur la table et les mains du médium bien en vue ; plus tard, dans une autre séance, il a entendu un piano donner des accords lorsque le médium en était éloigné et complètement tenu.

On pouvait voir le clavier, mais pas assez pour observer la dépression des touches. Il a entendu, non seulement des coups frappés dans une table éloignée, mais des coups d'une violence extrême, comme donnés avec un maillet.

Il a vu, avec des autres assistants, des lumières traverser rapidement la

chambre, comme des lucioles ; il a entendu le bruit d'une clé dans la serrure d'une porte, à l'autre bout de la chambre, à travers l'espace vide de cette porte et la place du professeur. Une clé arriva ensuite sur la table des séances, là, on put l'y toucher ; puis elle retourna à la porte, entra dans la serrure, tourna la gachette et vint se placer entre les mains du professeur pour y rester.

Il a vu de l'écriture produite sur du papier, au crayon bleu, faite avec l'ongle propre d'un doigt et à la lumière d'une bougie.

Une fois on passa du bleu sur le doigt du médium et on promena ensuite sa main près la table, sur laquelle il n'y avait pas de marques bleues ; personne n'avait touché à cette table, et cependant on trouva des marques bien définies *sur le côté opposé* ; et là, la main du médium n'avait pas été passée près de ce côté de la table.

La grande table fut enlevée complètement du sol à environ 20 centimètres de hauteur ; les assistants étaient debout autour, le médium, bien tenu, avait ses deux mains appuyées légèrement sur la table ; il eût été impossible au médium, même sans être tenu, de soulever la table dans la position qu'il occupait, c'est-à-dire, debout, près d'un angle, ses deux mains appuyées légèrement sur le dessus ; cela ne se pouvait même en concédant que le médium eût ses forces décuplées par un état anormal et hystérique.

Le professeur a entendu le médium, comme buvant au goulot d'une bouteille d'eau qui avait été posée préalablement sur un buffet ; ensuite, il a senti que cette bouteille était déposée sur la table, au moment où tous les assistants se tenaient par les mains autour de cette table.

Les faits pour lesquels il se porte spécialement garant, comme ayant eu lieu, étaient d'une nature facile et pouvaient être observés et constatés ; mais ils sont insuffisants pour établir une vérité que la science n'a pas encore reconnue.

Ce sont :

1° Les mouvements d'une chaise éloignée, visible au clair de la lune, et dans des circonstances telles que c'était évident qu'il n'y avait pas de connexion mécanique ;

2° Le gonflement et le mouvement d'un rideau en l'absence de vent ou d'autre cause ostensible ;

3° Le remontage et la locomotion d'un chalet à musique sans être touché ;

4° Des sons procédant d'un piano et d'un accordéon, lesquels n'ont pas été touchés ;

5° Une clé tournée dans une serrure, en dedans de la chambre des séances, puis placée sur la table et après remise dans la serrure ;

6° Les mouvements et le renversement par évolutions correctes et lentes d'une table lourde, que l'on a trouvée après, ainsi retournée;

7° Le soulèvement d'une table lourde, dans des conditions où ordinairement parlant il eût été impossible de la soulever;

8° L'apparition de marques bleus sur une table, auparavant sans taches, et ceci fait sans le secours des moyens ordinaires de l'écriture;

9° Éprouver la sensation de coups, comme si quelqu'un vous saisissait la tête, les bras ou le dos, tandis que la tête, les mains et les pieds du médium étaient bien en vue ou tenus et éloignés des endroits du corps touché.

Ceci dit, le professeur classe ces opérations en trois parties :

Classe A : opérations faciles dans les limites ordinaires du corps humain, sans préparations préalables, pourvu que ce corps ne soit pas empêché par des moyens artificieux de produire ces résultats.

Classe B : opérations à produire qui tout en étant dans les limites du corps humain, ne peuvent avoir lieu sans quelques préparations ou manipulations convenables.

Classe C : Opérations qui selon l'entendement ordinaire sont impossibles :

Ainsi dans la classe A, on peut mettre : le soulèvement et transport de quelques objets légers, tels que chaises, clés, chandeliers, boîtes, bouteilles à eau, etc...

Le remontage de boîtes à musique; faire sonner les clochettes électriques; faire jouer les accordéons sans les toucher; de palper, tirer, ou empoigner les assistants; de faire l'apparition de mains et de têtes.

Dans la classe B : le soulèvement des objets très lourds, ce qui dépasse la force ordinaire de l'homme; la production de lumière et de diverses odeurs; de montrer des mains plus fortes que celles du médium; d'écrire sur des objets éloignés ou sans crayon; de faire mouvoir et sortir des objets d'une boîte fermée à clé.

Dans la classe C : de faire sortir des objets d'une caisse solidement fermée ou de faire sortir un objet d'un tuyau fermé hermétiquement; de faire des nœuds dans une corde sans fin; de faire pénétrer l'un dans l'autre deux cercles ronds, en bois; de suspendre l'action de deux corps chauffés à rouge;

De produire un changement de température sans cause visible et artificielle;

Séparation en ses diverses parties, d'une solution mélangée et fermée hermétiquement;

Le professeur Lodge dit qu'il n'a pas vu tous ces phénomènes et ne peut, en conséquence, en garantir la réalité; par exemple, il ne peut absolument

pas affirmer *que les mains vues, étaient plus fortes que celles du médium, ou qu'il n'a pas pu les mesurer*; il ajoute qu'il n'a pas observé qu'avec l'aide du médium, on eût fait autre chose que n'aurait pu faire un être humain libre de toute entrave.

On aurait pu, dit-il, établir des appareils pour enregistrer tous les mouvements observés, mais cela aurait été inutile, c'est le fait de ces mouvements qui est intéressant et surprenant. Les décrire en détail n'y ajouterait rien, car ils sont comme les actions ordinaires d'un être humain, et ils agissent exactement comme l'un de nous.

Si l'on suppose qu'un galvanomètre montre des mouvements étranges et inexplicables, le physicien pourrait d'abord les noter soigneusement afin d'en trouver la cause ; mais, si en le faisant, il trouvait une grosse mouche dans son instrument, il cesserait aussitôt ses recherches.

Ainsi, dans la chambre à séances, les objets sont transportés absolument comme si une personne vivante circulait librement, et naturellement; la première hypothèse pour l'observation serait qu'une telle personne fût actuellement présente.

Cette hypothèse est-elle celle de fraude de la part de quelqu'un?

Soit :

1° Du médium ?

2° D'un ou plusieurs des assistants ?

3° De quelqu'un de dehors, introduit dans ce but ?

Pour se prémunir contre la fraude, de la part du médium, on prenait maintes précautions ; ainsi, ses pieds étaient posés sur un appareil qui faisait sonner une sonnette électrique ; si l'un ou l'autre pied était levé de temps en temps, on vérifiait si la sonnette fonctionnait, et des fois, on tenait en plus les pieds et les jambes du médium, ainsi que ses mains, et même sa tête; on savait toujours la position de ses pieds, tête et mains, au moment même où les phénomènes avaient lieu.

Toutes ces précautions étaient acceptées par le médium et quoique l'on n'eût pas de raison pour suspecter sa bonne foi, comme on ne peut jamais se fier avec confiance à une personne en état de trance, il faut prendre des précautions sévères et continues.

Le transport d'un petit objet sur la table, ou par terre, dans l'obscurité, n'est valable comme événement anormal qu'à la condition que les assistants n'ont pas discontinué à se tenir les mains. Il est peu sage de considérer cette condition comme pratique, et l'on ne doit pas constater l'arrivé d'un objet si l'on n'a pu le voir ou l'entendre dans le trajet, ou s'il est trop gros ou trop lourd pour avoir pu être transporté par le médium dans un

instant où il s'est trouvé libre, ou bien encore si on a vu l'objet un instant avant son transport.

Quel que soit l'agent qui a effectué ces transports, on n'a jamais essayé de les faire par surprise, mais au contraire, en prévenant les assistants et en les invitant à une spéciale attention.

Il y avait, apparemment, désir de rendre l'*évidence* aussi valable que possible.

Il y avait, c'est vrai, une habitude de demander des conversations avant des efforts énergiques et surtout avant de montrer un objet quelconque. Quoique cette habitude soit en quelque sorte objective, il était observé que lorsqu'on gardait un grand silence le médium paraissait plein de contrainte; des conversations cordiales semblaient faciliter les manifestations inattendues. Le professeur Lodge ne trouvait pourtant pas nécessaire pour lui-même de se joindre à la conversation générale, dans le premier temps de ses expériences.

L'hypothèse suivante est celle de connivence de la part des assistants.

« Dans certains cercles où les personnes sont inconnues entre elles, une « telle hypothèse peut suffire pour détruire la valeur de l'évidence; mais, « dans notre cas (nous étions quatre) chacun avait au moins un ami intime « présent; et au moins tous les quatre engagés par des occupations sérieuses, « nous accordions un temps précieux à l'étude de ces phénomènes.

Et dans ce cas une telle supposition devient absurde; pourtant il faut la considérer.

« D'abord on peut supposer que notre réunion était de notre invention et « conçue dans le but de fabriquer un mensonge élaboré.

« Ensuite on peut supposer que plutôt d'avouer que les phénomènes « n'eurent point lieu, nous avons pu en produire nous-mêmes ou que « l'un des assistants trompait les autres en laissant libre le médium pour « la production des faits observés. »

En réponse, le professeur assure qu'il a observé des phénomènes au moment où seul il tenait les mains et les pieds du médium, et que les autres ont fait de même; que ces phénomènes eurent lieu en l'absence de chaque membre du groupe, où, en succession de chacun d'eux; que MM. Richet et Ochorowicz avaient eu une masse de phénomènes avant l'arrivée des autres et ne pouvaient, par conséquent, porter des suspicions sur les arrivants.

Il reste donc l'hypothèse grotesque que M. Richet lui-même aurait préparé une déception, mais celle-ci n'a point de valeur, vu que MM. Finzi, Schiaparelli, Lombroso et d'autres, en Pologne et en Italie, ont observé les mêmes phénomènes en l'absence de M. Richet.

La présence ou l'absence de l'un ou de l'autre des assistants n'a pas eu d'action pour empêcher les phénomènes pourvu que Eusapia fût présente.

Dans l'hypothèse de fraude, il faudrait donc suspecter tout le monde et supposer que tout le monde était d'accord pour tromper ; le professeur Lodge fait observer que dans ce cas, son propre rapport ferait partie de ce plan de fraude et que, en conséquence, il ne cherche pas à se défendre sur ce point.

Mais en admettant que les assistants étaient honnêtes et ordinairement intelligents, et que le médium était tenu de manière à être empêché de faire des choses anormales avec son corps normal, que faut-il penser au sujet d'un accomplissement possible de phénomènes?

Il ne faut pas oublier que ces séances eurent lieu dans une île presque non habitée ; les quelques personnes étaient toutes connues ; il y avait la famille du garde du phare, les domestiques de M. Richet, un marin, sa femme et sa fille.

Le phare est à environ 500 mètres de la maison de M. Richet, et les domestiques couchaient dans un cottage séparé où ils se retiraient pendant la nuit ; on pourrait supposer que ces simples paysans de la Provence étaient d'accord avec la fine Italienne, et que la différence de leurs langues qui empêchait toute conversation entre eux n'était qu'une entente préalable; mais il est inutile de discuter cette hypothèse absurde car le voisinage de ces gens n'était aucunement nécessaire pour les phénomènes.

Quant à moi-même, dit le professeur Lodge, je suis satisfait que personne sur l'île ne fut présent auprès de la chambre des séances, sauf la personne qui prenait des notes et sa présence à sa place habituelle était facile à observer par les expérimentateurs placés dans la chambre.

Il n'y avait qu'une porte d'entrée que le professeur fermait à clé lui-même pendant les séances ; mais même si elle avait été ouverte personne n'aurait pu entrer sans que le fait fût connu. On ouvrait le divan avant les séances, pour s'assurer qu'il était vide.

Les séances commencèrent toujours dans la pièce bien éclairée, « et je puis positivement déclarer », *dit-il*, « que personne, étranger à la séance, n'est entré d'une façon normale, car je l'aurais vu et su. »

« Je dirai donc, que préoccupé moi-même de cette hypothèse de l'intro-« duction d'un confédéré, j'ai été bientôt amené à considérer cette explica-« tion comme intenable ; le seul complice que les faits permettent d'admettre « est une personne ou un *animal invisible*, qui accompagne toujours « Eusapia.

« Sans doute les hommes de science trouveront que cette explica-« tion par un complice est la plus plausible ; mais je suis certain que s'ils

« peuvent faire les mêmes expériences eux-mêmes, ils trouveront leurs « explications insuffisantes et ridicules.

« On ne peut pas non plus expliquer ces faits par la prestidigitation ; chez « le faiseur de tours on a une situation préalable et une autre finale, c'est « là son plan, mais ici on voit l'*opération* et l'*événement* tout à la fois ; les « objets sont transportés d'une façon visible et perceptible à l'oreille sans « vitesse exagérée.

« Il y a l'antique hypothèse de Faraday, de l'action inconsciente des « muscles, parmi les assistants ; c'est avec cela que l'on explique les « mouvements d'une table où plusieurs personnes de bonne foi sont réu- « nies ! Il est probable que cela explique en effet quelques-uns de ces mou- « vements, peut-être tous, et cependant il faudrait beaucoup de bonne « volonté pour expliquer ainsi certains phénomènes de mouvements que « j'ai observés.

« En tous cas cela n'explique pas comment une table peut se lever com- « plètement de par terre lorsque personne ne la touche, sauf en appuyant les « mains sur le dessus, encore moins cette hypothèse explique-t-elle les « mouvements d'un objet entièrement séparé de tout contact.

« Aussi, cette manière d'expliquer n'est pas applicable dans les phéno- « mènes qui eurent lieu avec Eusapia.

« Il reste l'hypothèse des hallucinations collectives, que les bruits enten- « dus, les attouchements, les choses vues, tout n'était point réel, mais les « hallucinations d'une imagination surexcitée.

« J'ai entretenu moi-même des explications similaires, comme pas impos- « sibles, avant d'avoir assisté à ces séances ; mais je me rends bien compte « de leur caractère forcé à l'extrême et comme étant impossible à appliquer « dans le cas actuel.

« Loin d'être surexcité, cette enquête et ces expériences ont été menées « avec le plus grand calme et du sang-froid.

« Aucune personne présente ne pourrait, pour un instant, douter de la « réalité objective des bruits et des attouchements ; quant aux choses vues, « quoique moins nettes que le reste, il est pourtant difficile de concevoir « des doutes là encore, doute faible que l'on pourrait avoir s'il n'y avait « rien pour confirmer leur objectivité.

« Mais on a prétendu que personne dans une chambre ne peut être sûr « de ne pas être hypnotisé ; on voit, entend et sent ce qui n'existe pas en « réalité, le témoignage d'une personne en dehors de la pièce serait néces- « saire pour faire disparaître l'illusion.

« L'hypothèse d'hallucination collective dans ce cas ne paraîtrait pro- « bable qu'aux personnes ignorantes de l'hypnotisme.

« Ceux qui ont étudié ce sujet, savent qu'il n'y a pas d'évidence de la « possibilité de cette puissance hypnotique en grand et s'étendant sur « n'importe quelle personne introduite; lorsque la puissance est employée « sans l'aide des moyens physiques et physiologiques, la plupart des per- « sonnes ne peuvent être susceptibles d'être subjuguées par les méthodes « hypnotiques ordinaires.

« Certainement si l'hypnotisme collectif est possible à ce degré, le fait « constaté serait très intéressant à connaître; mais je trouve impossible « d'accepter sérieusement cette hypothèse comme applicable dans notre « cas.

« Si ces choses sont des hallucinations, le plupart de ce qui nous arrive « par les voies de nos sens doit être classé de même.

« Dans nos expériences, nous avions un témoin étranger en dehors de la « pièce; d'abord M. Bellier, ensuite le docteur Ochorowiecz, et une fois le pro- « fesseur Richet. Tous les trois apportent leur témoignage authentique « quant à la réalité des bruits entendus ; ils entendaient tout, et précisé- « ment, comme chaque chose était expliquée par ceux qui étaient dans la « chambre. Quand la clé grinçait dans la serrure, ce témoin extérieur deman- « dait qui était en train d'ouvrir la porte, avant que personne n'annonçât le « bruit entendu.

« Des fois aussi, il m'est arrivé de me lever de la table et d'assister isolé « à des phénomènes. Je dois donc conclure qu'il faut abandonner cette « hypothèse insoutenable des hallucinations collectives, comme j'ai aban- « donné celle de la fraude collective.

« On pourrait supposer que nous étions tous trompés en imaginant que « nous tenions le médium complètement dans notre pouvoir, et que pen- « dant que nous pensions le voir et le toucher près de nous, il était en réa- « lité loin de la table libre et en train de produire les phénomènes observés.

« Pour une personne ayant passé par ces expériences, cette supposition « paraît absurde, mais peut-être pas pour ceux qui n'ont pas fait ces mêmes « observations. En tous cas les effets en eux-mêmes ne sont pas des illu- « sions.

« *Les phénomènes ont eu réellement lieu.*

« Il nous reste à les décrire, et si c'est possible peu à peu par un examen « continu, de chercher à nous les expliquer.

« Il faut d'abord amener les hommes de science à essayer, par des expé- « riences personnelles à connaître les phénomènes, ensuite à examiner les « lois qui les gouvernent, et si ces lois existent, les tracer selon leur ori- « gine. »

DE LA SIMULATION, DE LA DÉCEPTION.

« Il y a toujours risque de non réussite, lorsqu'on invite de nouvelles « personnes à des séances. L'état de transe n'est pas toujours égal et les « manifestations varient dans leur netteté.

« De là, il peut arriver qu'une personne voyant pour la première fois « une séance peu satisfaisante, refuse de continuer les expériences ; ou, si « rien n'a lieu, étant éloignée du médium, elle pourra supposer que l'une « des personnes tenant ses mains l'avait libéré intentionnellement ou non. « Lorsqu'une personne assistant pour la première fois se sent touchée « sur l'épaule par un quelque chose qui s'approche avec une sorte de fré- « missement, et semble sortir du corps du médium, il en conclut que c'est « son bras.

« Peut-être il voit vaguement quelque chose ressemblant à un bras en « train de transporter quelque objet, pas loin du médium ; s'il tient dans ce « moment une des mains du médium lui-même, il conclut que la personne « qui devait tenir l'autre ne le fait pas, pour l'instant du moins.

« J'ai été frappé de la tendance que l'on éprouve à faire ces sortes d'accu- « sations entre assistants ; quelques-uns des phénomènes ressemblaient « tellement à des mouvements que le médium eût pu faire, que malgré soi « on doute de son voisin ; du reste on pouvait supposer que l'un de ceux « qui tenait les mains était pour l'instant hypnotisé.

« Pourtant si l'on continue des séances, autres choses que ces mouve- « ments dans l'obscurité et le voisinage du médium auront probablement « lieu.

« On verra les objets transportés loin du médium, et dans une lumière « suffisante pour constater qu'il n'y a point de contact normal avec lui ; « ou encore, comme il m'est arrivé, on peut sentir un attouchement tout « en tenant seul les deux mains et les deux pieds du médium, en voyant sa « tête.

« En somme on est réduit soit à admettre les faits des phénomènes ou à croire que l'on se trompe soi-même. J'ai observé avec intérêt cette simulation de déception de la part des phénomènes.

« Il faut une longue patience de la part de l'observateur pour éviter des « accusations injustes, surtout s'il ne sait d'avance que des formes ressem- « blant à des bras et des mains peuvent paraître, sans nécessairement, « appartenir à des personnes visiblement présentes et au moins d'une façon « normale, sans sauter à des conclusions hâtives ; c'est, certes, un devoir de « se rendre compte de ces formes.

« Dans ce cas, le médium était soumis à un examen médical et son corps

« trouvé normal; on a eu soin aussi de s'assurer qu'il ne portait point, dans « la chambre a séance, des membres artificiels ou des appareils.

« Devant cette accusation de fraude, j'estime que l'on ne devrait admettre « dans ces sortes d'expériences que des personnes s'engageant à suivre au « moins quatre séances avant de formuler une opinion; autrement il y a « danger de faire manquer par son attitude hostile les bons résultats que « l'on aurait pu autrement espérer.

« Il y a l'exemple d'un professeur distingué, qui avec une seule séance « sans résultats, avec la célèbre Mme Piper a publié un compte rendu défa- « vorable; et cet argument est souvent cité contre les phénomènes pourtant « bien et dûment contatés ailleurs, avec ce même médium.

« Il serait bon, également, de faire engager tout étranger aux séances de « ne rien faire de lui-même, pour simuler les phénomènes ou d'exercer « aucune surprise ni violence sur le médium.

« Je désire aussi enregistrer ce fait que le médium Eusapia n'était pas « un adversaire elle-même, d'essayer de produire, lorsqu'elle était en état « normal, les phénomènes qui eurent lieu lorsqu'elle était en France. « Elle semblait faire cela par bonté de nature et pour plaire; apparemment « elle ne se rendait pas compte de ce qui pourrait avoir pour nous un « intérêt véritable ou non; des faits ainsi produits par elle ne ressemblaient « point aux phénomènes réels.

« Il est des mouvements étudiés, d'un ordre facile à imiter par n'importe « qui et sans difficultés; ces expériences, pourtant, me permettent de pré- « venir ceux qui s'en serviraient pour accuser Eusapia de fraude, qu'ils « feraient tort à leur jugement ainsi qu'à la vérité; de tels exercices de sa « part sont certainement peu sages; mais les vrais phénomènes sont si « peu et si mal imités que l'accusation de fraude est inutile, et elle ne « saurait tromper personne.

« Aux commencements d'une séance, les mouvements sont souvent de ce « caractère mixte d'après mes expériences, avant que la personnalité qui « s'appelle « John » assume tout contrôle; et il est probable que dans des « séances non satisfaisantes, cet état intermédiaire et demi conscient est « le seul atteint par elle.

« Jugeant donc des phénomènes réels par l'étude des autres, j'ai conclu « qu'il est probable que le médium, dans un état comme somnambulique, « achève et aide elle-même certains des phénomènes attendus et qui, de là, « peuvent avoir un aspect frauduleux. Je crois, d'après d'autres expériences, « que ces efforts de sa part peuvent être empêchés avec des précautions « nécessaires et que trop de latitude laissée au médium, pourrait amener « la tendance à aider aux manifestations de sa part.

« Dans l'état de transe, les conditions sont très particulières et il est « injuste de laisser le médium sans contrôle comme s'il était en pleine « possession de ses facultés normales.

« D'ailleurs la distinction entre une opération normale ou anormale est « basée plutôt sur notre ignorance actuelle que sur quelque chose dans la « nature finale des choses.

« Il se peut que deux méthodes se présentent au médium pour exécuter « des phénomènes ; l'une frappe les assistants comme frauduleuse, l'autre « comme véritable. Il n'est pourtant pas probable que les deux méthodes « soient également faciles. L'une que nous appelons la méthode anormale « exige clairement un effort véritable ; il se peut donc qu'il y ait tentation « de se servir de la plus facile, dans les cas difficiles, si l'on ne prend pas « sévèrement garde.

« Dans son état ordinaire, Eusapia comprend très peu le pourquoi de ces « phénomènes, et a moins d'expérience actuelle moins que les assistants ; « elle ne sait que ce qu'on lui dit et son opinion pour ses phénomènes n'a « pas plus de valeur que ses imitations.

« En somme, on devrait écarter toute accusation et traiter Eusapia « comme un appareil très délicat, dont on se sert pour une démonstration « scientifique, un instrument donc il faut étudier les manières et les « caprices.

« Un défaut de fabrication dans une pièce compliquée d'appareil physique « pourrait amener à des résultats d'un effet trompeur, mais on n'accu- « sera pas l'instrument de fraude. Ainsi, avec Eusapia, il faut étudier les « phénomènes dans leur ensemble autant qu'on peut le faire avec un « mécanisme si compliqué, sans songer aux charges, aux fraudes, quel que « soit leur semblant de justification dans certain cas.

« Eusapia arrivait dans nos séances lorsque nous avions tout préparé ; « elle s'asseyait, ou nous lui indiquions sa place.

« Par des coups frappés et des interjections, elle exerçait une certaine « direction sur la séance ; mais, jamais dans mes expériences, pour assister « ou encourager des pratiques déshonnêtes.

« Il est vrai que ce *contrôle occulte* était un obstacle à notre libre expé- « rimentation ; il est possible qu'à la longue, et avec des assistants ignorants « ce contrôle pourrait tomber dans des tendances trompeuses, et c'est là « un danger sérieux pour tout médium entre les mains de gens irrespon- « sables et manquant de sagesse.

« Il est humain de succomber à la tentation et la tentation arrive tôt ou

« tard, comme par exemple lorsque la transe ne se manifeste pas; alors le « phénomène reste en détresse.

« Mais la conduite d'un tel médium, qui serait en décadence, n'a pas néces- « sairement de relation avec les phénomènes que l'on a observés chez lui « pendant une période honnête.

« L'exposition d'un médium frauduleux peut être instructive en ce sens, « que cela peut jeter de la lumière sur des modes d'opérations et des possi- « bilités d'observations mal faites; mais il n'est pas raisonnable de rejeter « l'*évidence existante* sur la simple rumeur de tricherie, sans toutefois « montrer la corrélation et similarité entre le présent et le futur. Par « exemple, si les expériences avec Eusapia sont faites à présent d'une « façon finale et assurée, sa conduite future n'aura pas de portée scienti- « fique; cette conduite aura toujours un certain intérêt. Il est impossible « de faire un compte rendu si cet acte doit rendre l'auteur responsable « pour la carrière future d'une personne, laquelle, en somme, est inconnue.

« J'ai expérimenté en confiance avec Eusapia, dans un but scientifique, « mais je l'ai traitée comme une personne pouvant tromper volontairement « ou involontairement; je déplore non la suspicion nécessaire et justifiable, « mais l'accusation faite à la hâte et mal fondée. » (*A suivre.*)



L'ORIGINE DE L'HOMME

Voir la *Revue* du 1er février.

La remarque que J.-W. Rochester a posée dans le deuxième tome de sa « Reine Hatasou » se trouve en parfaite harmonie avec tout ce qui précède, et j'en reproduis ici textuellement une partie.

« Que le corps évolue, se transforme et progresse aussi bien que l'âme, c'est déjà un fait acquis. Dans les diverses conditions des trois règnes, et enfin dans l'humanité, l'âme se développe et progresse ; le périsprit, son inséparable compagnon, se conforme à ces conditions diverses, conservant fidèlement en soi jusqu'aux plus fines nuances l'empreinte de toutes les transformations subies. Dans la composition chimique du périsprit, on retrouve toutes les substances, le reflet de tous les instincts, qualités et penchants de l'être pendant ses innombrables existences et transformations à travers le *minéral*, le *végétal*, l'*animal* et enfin l'*homme*, l'être le plus parfait connu sur cette terre.

« L'atôme indestructible lancé par la force créatrice dans le tourbillon de l'espace et ne représentant encore qu'un principe vital, se revêt immédiatement de son *double* éthéré, intermédiaire entre l'étincelle divine et la partie matérielle, le corps. Cet intermédiaire est l'agent principal qui met en vibration les fonctions de l'âme, c'est-à-dire que la vie de l'âme se produit par la vie matérielle sur ce réseau (invisible pour vous), et consistant en milliers de fils lumineux d'une ténuité indescriptible.

« Comme dans les cellules de cire se condense le miel, ainsi sur le périsprit se condensent les éléments et leurs substances composées. *Ame vêtue d'air*, a dit un grand savant et aimable poète, pour indiquer la composition de notre corps, lequel, dès que le périsprit s'en est détaché, devient une proie de la pourriture et se décompose en ses éléments primitifs. Une règle sans exception stipule que d'après l'âme est le périsprit, et d'après le périsprit est le corps ; c'est-à-dire les substances, qui peuvent conformément à une loi immuable, s'agglomérer sur le réseau fluidique.

« Ainsi le périsprit d'un mollusque ne peut attirer dans ses condensations matérielles que des substances gélatineuses ; seulement par le travail de la vie, l'être acquiert et s'approprie des forces nouvelles, des substances plus

variées, une augmentation suffisante de feu électrique, lesquelles, dans une prochaine condensation, rendront le périsprit du mollusque de jadis apte à former un corps plus parfait.

« Je viens de parler du feu, ce grand et universel agent de toute vie, auquel on pourrait presque donner le nom de Dieu, tant son action est puissante, auquel on se heurte partout où l'on tourne les regards. Partout, en effet, où creuse le cerveau du savant, il trouve le feu à la source de la vie ; il bout dans les entrailles de la terre et couve dans les nuages.

« Le feu fond toute matière et l'amalgame, la soude d'une façon indestructible ; le feu unit l'âme à la matière et l'en sépare ; ce lien est la traînée lumineuse que voient les somnambules clairvoyants.

« La grande chaleur brûle comme le feu, et un froid intense produit la même sensation brûlante ; plus il y a de feu dans le cratère périsprital, plus développés sont l'âme et le corps.

« Tout ce qui est lourd, paresseux, manque de feu et appartient à un degré inférieur de développement ; tout être, même toute planète où travaille davantage le feu vivifiant, se distingue par un degré supérieur d'activité et de développement intellectuel. Enfin, la perfection elle-même ne se résume-t-elle pas dans la compréhension, que débarrassé de toute substance matérielle, l'esprit redevient étincelle pure et retourne au foyer d'où il est sorti aveugle, pour y revenir intelligent et servir le Créateur qui nous sépare de lui mais ne brise jamais le lien qui l'unit à nous ; à travers toutes les souffrances et les vicissitudes de l'épuration il doit nous ramener tôt ou tard à ce centre divin.

« Ce long voyage à travers les trois règnes laisse des empreintes profondes sur les goûts, les besoins et les instincts de l'homme, être imparfait, bien rapproché encore de l'animalité qu'il méprise pourtant jusqu'à lui refuser une âme, une intelligence, un droit à sa protection.

« C'est que l'orgueil d'avoir enfin une volonté moins restreinte, un horizon plus large plus d'espace pour ses vices, monte au cerveau de l'homme et lui fait oublier qu'il a seulement gravi un degré de l'échelle sociale de la création, qu'il a été ce que sont encore ces frères inférieurs et que dans l'enivrement et la satisfaction de son progrès, l'homme, si fier de son libre arbitre et du don de la parole, rétrograde souvent par ses sentiments et ses abus plus que la brute qu'il méprise. Oui, oublieux de toutes les conformités de structure, de besoins et de sentiments qui le lient encore si étroitement à l'animal, l'homme se regarde comme son maître absolu, souverain féroce de ces peuplades muettes et sans défense livrées à sa merci ; l'homme abuse cruellement de ses droits imaginaires sur ce frère

cadet, parce que l'intelligence de celui-ci est plus bornée et ses instincts plus muselés par les lois de la nature.

« Ne prenons que quelques exemples : la cruauté comme la voracité de l'animal n'ont pour mobile que la satisfaction d'un besoin, ou sa défense; une fois rassasiée, ou à l'abri d'une attaque, la bête ne cherche querelle à personne. Mais voyez à quels raffinements ces deux sentiments ont conduit l'homme! La torture physique et morale, l'avidité insatiable tant qu'autour de lui il reste quelque chose à piller, sont l'apanage de l'homme; lui aussi a imaginé la trahison, le meurtre en masse et l'assassinat, là où l'animal lutte corps à corps; enfin, si la parole manque à l'animal pour mentir et dissimuler sa pensée, il n'y a guère à le regretter et il existe peu de vertus, que sur cette terre l'orgueilleux être humain puisse réclamer comme une distinction exclusive.

« Sans doute ce que je viens de dire s'applique à la foule, qui aveuglée par l'orgueil s'imagine être le centre et le couronnement de la création, et non aux âmes plus développées qui reconnaissent dans l'animalité une phase de leur propre passé et condamnent sévèrement toute cruauté superflue. »

*

Le Dr Gibier, dans son « Spiritisme » (fakirisme occidental), écrit :

« Aujourd'hui, si nous ne partageons pas la manière de voir des spirites de notre connaissance, nous convenons cependant qu'elle est basée sur des faits qui leur donnent raison en apparence. Nous persistons donc dans notre idée que la science a le devoir de ne pas fuir plus longtemps devant l'examen de ces faits. Elle le voudrait du reste, qu'elle ne le pourrait plus à présent : le débat est engagé, à l'étranger tout au moins. Nous avons l'espoir que l'effet tenté par nous ici ne restera pas vain et qu'en France, nous aurons le mérite d'avoir nettement soulevé la question. Sera-t-elle résolue? *Chi lo sa?* »

Le Dr Gibier a été prophète lorsqu'il a dit que « la Science le voudrait (se soustraire à l'examen des faits spirites), qu'elle ne le pourrait plus ».

D'après le défi que notre ami, M. Ercole Chiaia, de Naples, lui avait lancée en 1888, un savant psychiatre, le professeur Cesare Lombroso, de l'Université de Turin, dans le mois de mars 1891, assisté par plusieurs autres phrénologistes, fit des expériences avec le médium Eusapia Paladino.

Dans l'automne de 1892 à Milan on tint presque un jury scientifique international, qui expérimenta en dix-sept séances avec le même médium Eusapia (1).

(1) Les professeurs Lombroso MM. Vizioli, Bianchi, Asceusi, Limoncelli, Tamburini et

A ces séances prirent part aussi, le professeur Richet, qui à ce qu'on en dit, se trouvant maintenant à Rome à l'occasion du Congrès de Médecine, assiste aux expériences qui se font à l'Académie Internationale de Magnétisme et de Spiritisme, avec des médiums de chez M. Alegiani ; il expérimente aussi lui-même, en compagnie du professeur Lombroso et du Dr Schrench-Notzing de Munich en Bavière, avec Eusapia Paladino.

Le Dr Ochorowicz de Varsovie, dans le commencement de 1893, vint à Rome pour expérimenter avec le médium Eusapia ; dernièrement, pendant l'hiver 1893-94, il a longuement expérimenté avec le même médium Eusapia à Varsovie.

Comme on le voit, les souhaits du Dr Gibier commencent heureusement

---

autres, tous phrénologistes distingués, firent à Naples, dans le mois de mars 1891, des expériences avec le médium Eusapia Paladino ; après, le prof. Lombroso se déclara *honteux* d'avoir avec tant d'opiniâtreté combattu les faits spirites, desquels il se disait désormais l'esclave, et d'avoir taxés les spirites de fous et de charlatans. Le récit de ces expériences fit le tour des revues et des journaux d'Europe et d'Amérique.

Aux expériences de Milan, en 1892, ont assisté des savants de plusieurs nations ; ce furent MM. *Alexander Aksakow*, conseiller d'État du Czar de Russie ; *Giovanni Schiaparelli*, directeur de l'Observatoire astronomique de Milan ; *Carl du Prel*, docteur en philosophie, de Munich, Bavière ; *Angelo Bofferio*, professeur de philosophie à Milan ; *Giuseppe Gerosa*, professeur de physique à l'École Royale Supérieure d'agriculture à Portici (près de Naples) ; G.-B. *Ermacora* et *Giorgio Finzi*, docteurs en physique, l'un de Padoue et l'autre de Milan. Le Dr *Charles Richet*, professeur de la Faculté de médecine de Paris, et directeur de la *Revue Scientifique*, assista à cinq séances, et le Dr *Lombroso*, professeur de la Faculté de médecine de Turin, assista à deux séances seulement.

Les résultats satisfaisants de ce jury de savant sont connus ; ils firent un grand bruit et furent discutés, débattus, examinés et colportés en divers sens par tous les journaux et toutes les revues du monde.

Après les expériences de Milan (1892), le Dr *Julian Ochorowich*, magnétiseur renommé, auteur de « *La Suggestion mentale* », ex-professeur de l'Université de Lemberg, vint de Varsovie à Rome et expérimenta avec l'Eusapia, chez son ami et compatriote le célèbre peintre Henri Siemiradsky. Le Dr Ochorowicz, fortement ébranlé dans ses anciennes convictions avoua (lui aussi tout honteux) la réalité des faits spirites, qu'avaient poussé à qualifier de sot William Crookes. Pour faire amende honorable de sa faute, il appela à Varsovie le médium Eusapia Paladino, et là, en quarante séances tenues du 25 novembre 1893 au 15 janvier 1894 il expérimenta en présence de vingt-cinq personnes : MM. *Marian Gawalewicz*, écrivain. — J. *Harusewicz*, docteur en médecine. — H. *Higier*, docteur en médecine. — *Alexander Kraushar*, écrivain. — *Herman Loth*, officier public. — *Igaz Matuszewski*, écrivain. — J. K. *Potocki*, compilateur du Glos. — *Alexander Rajchman*, compilateur de *l'Echo Muzyczne*. — *Heinrich Siémiradzki*, peintre. — J.-A. *Swiencicki*, écrivain. — *Général Sokrates Starynkiewicz*, gouverneur de la ville de Varsovie. — *Ladislas Wienkowski*, docteur en médecine. Le Dr Ochorowicz est en train de mettre au net la relation des phénomènes observés ; elle sera bientôt publiée.

à se réaliser ; ce mouvement des hommes de science ne peut manquer de donner de très sérieux résultats.

***

Je dois maintenant poser une autre des pierres miliaires qui m'indiqueront la route que je dois suivre pour atteindre le but que je me suis proposé.

Je n'ignore pas qu'entre chacune de ces pierres miliaires il y a des interruptions fréquentes, presque des abîmes qui en interrompent la continuité et rendent par trop malaisé le chemin, mais les combler nous conduirait trop loin. Ce travail que je me proposais de borner entre les limites d'un simple article pour la *Revue Spirite*, s'est accru au fur et à mesure ; il est devenu déjà bien long.

L'investigateur de la vérité, l'homme de bonne volonté, saura bien combler les vides, les manques de continuité et unir les deux bouts ; le chemin plat et facile le conduira jusqu'au but désigné : la vérité.

La pierre que j'entends placer encore, et qui, avec les autres déjà posées, doit m'aider à soutenir et fortifier la conclusion finale à laquelle je dois arriver, est celle des phénomènes spirites.

Je sais aussi que cette dernière pierre, celle des faits spirites, sera assaillie et combattue plus fièrement encore que quelques-unes des autres que je

---

Le Dr Richet, se trouvant dans ce mois-ci à Rome, pour le Congrès de médecine, a assisté avec le professeur Lombroso et le Dr Schrenck Notzing, de Munich Bavière, aux expériences qui se font à l'Académie Internationale de Magnétisme et de Spiritisme, avec les quatre médiums qui ont donné tant de séances chez M. Alegiani. Trois de ces médiums sont de très jeunes hommes, étudiants ; MM, *AlbertoFontana*, *Arturo Ruggieri*, *Ferruccio Cecchini*; le quatrième est l'ingénieur M. *Palmiani*.

Le Dr Richet s'était proposé, à l'occasion du Congrès de Médecine, de venir à Naples, pour y tenir une série de séances expérimentales ; mais contrairement à ce projet, il appela à Rome. Eusapia Paladino qui partit de Naples le 5 avril, et resta à Rome jusqu'au 16 du même. Pour exercer sur la Paladino une vigilance plus rigide et continuelle, dans l'intérêt de la réalité des phénomènes, elle habita chez M. Siemiradzki, avec la famille duquel elle s'est affectionnée. — Le Dr Richet, le professeur Lombroso et le Dr Schrenck Notzing, ont tenu huit séances chez M. Siemiradzki. Le professeur Richet écrivait à M. Chiaïa, ici à Naples ; — que tous les doutes qui étaient restés dans son esprit après les quelques séances de Milan, avaient complètement disparus après ces séances de Rome. Il ne le dit pas ouvertement, mais des phrases de sa lettre on conclut à la conviction du Dr Richet qui ne se borne pas seulement à la réalité des faits spirites, mais il paraît qu'elle en atteint aussi la cause ; chose qui du reste ne doit plus étonner d'après la conférence tenue par lui, tout à l'heure, à Paris, chez la duchesse de Pomar. En tout cas, on pourra juger quelle est l'étendue réelle qu'on doit attribuer sa conviction, lorsque le Dr Richet, comme il le promet, aura communiqué à M. Chiaia, toutes les impressions reçues dans ces dernières expériences que peut-être il rendra publiques.

Il paraît aussi que le Dr Richet se propose d'expérimenter encore avec le médium Eu-

viens de poser, car l'âme n'est jamais tombée sous le scalpel des anatomistes et l'exercice de ces faits fut défendu par Moïse au peuple hébreu.

Je n'adresserai un mot à ce sujet, ni aux incrédules de bonne foi, ni aux ennemis de parti pris de toute vérité. Je renvoie les premiers au livre de M. Alfred Russel Wallace, *Les Miracles et le Moderne Spiritualisme*, et aux autres ouvrages nombreux traitant le même ordre d'idées, pour s'en convaincre ; quant aux autres il n'y a parole qui vaille, rien ne les peut remuer.

Ceci dit, je vais poser ma pierre nouvelle.

***

Je ne donnerai qu'une indication restreinte des faits spirites, presque un catalogue, à l'instar de celui qui a donné M. Bodisco, avec ses *Traits de lumière*, lesquels n'éclairent rien et qui font tant de bruit.

Je renvoie aussi aux ouvrages spéciaux, ceux qui aimeraient à avoir des détails et la notion complète des faits spirites. Je me borne à leur indiquer les principaux faits de ce genre.

1° Entre les *phénomènes* dits *physiques* on peut compter de légers coups, des craquements dans l'intérieur du bois de la table, des chaises et autres meubles et même dans les murailles ; des bruits allant d'un léger battement à des coups semblables à ceux d'un lourd marteau à deux mains. Modification du poids des corps. Corps se mouvant en dehors de la force humaine. Corps s'élevant dans les airs. Transfert de corps à distance en dehors de chambres fermées et jusque dans ces chambres fermées. Délivrance des médiums qui sont dégagés de liens de toute sorte.

2° Dans les *phénomènes chimiques* on a la préservation des effets de l'action du feu, phénomène décrit à la page 220 des *Miracles* de M. Wallace.

3° *Ecritures* et *dessins directs*, qui s'obtiennent en quelques secondes, et en plusieurs couleurs, sur des papiers marqués, placés dans des positions telles que nulle main humaine ne puisse les atteindre; ou même sur des papiers dont on ne sait la provenance. Je conserve plusieurs de ces morceaux de papier venus inopinément, ayant des phrases écrites avec de l'encre plus

---

sapia Paladino, mais on ne connaît pas dans ce moment le lieu où il se propose de tenir la série de ces expériences (*a*).

Comme on le voit, tout ce mouvement général des savants autour des faits spirites, surtout par la grande valeur que personne ne peut refuser au nom du professeur Richet, est sans doute très important.

(*a*) Eusapia Paladino est partie de Naples le 19 juin, à la rencontre du Dr Richet, qui le 20 juin venait à sa rencontre à Ventimiglia. J'ignore où ils se trouvent en ce moment, car je n'ai pas eu le loisir de voir M. Chiaia avant son départ pour les rejoindre. Je crois savoir que MM. Ochorowicz et Schrenck-Notzing se trouvent avec le Dr Richet.

noire encore que l'encre lithographique. Une fois j'ai demandé où l'on avait pris ce papier, il me fut répondu qu'il avait été fabriqué par les esprits eux-mêmes, en manipulant la substance universelle. Ayant montré quelque doute, il me fut conseillé de le faire analyser, pour me convaincre qu'il ne contenait aucune matière semblable à la matière terrestre. Je dois confesser que je n'a jamais fait faire cette analyse, un peu par négligence, mais plus encore pour ne pas me priver de ces documents dans lesquels se trouve écrits quelques avertissements qui me sont personnels.

4° On obtient des *phénomènes musicaux* avec des instruments de divers genres qui sont joués en dehors du concours de l'homme, depuis une cloche à main jusqu'à un piano fermé, chose qui s'est très souvent répétée avec le médium Eusapia Paladino. Avec certains médiums se produisent des compositions musicales d'un caratère très élevé. C'est ce qui eut lieu avec M. Home, c'est ce qui arrive maintenant avec M. Ferruccio Cecchini, un très jeune homme qui fait des expériences à Rome, chez M. Alegiani.

5° Les *formes spirites* consistent en apparitions lumineuses, étincelles, étoiles, globes de feu, images lumineuses, etc., ou encore en mains, visages, corps humains entiers, généralement recouverts de draperies flottantes ou bien vêtus comme de leur vivant.

Ces formes humaines sont souvent capables de mouvoir des objets solides et sont à la fois visibles et tangibles pour toutes les personnes présentes. Dans d'autres cas, elles ne sont visibles que pour les voyants; mais quand tel est le cas, le voyant décrit l'esprit comme s'il était léger comme une fleur ou une plume, et les autres personnes présentes voient cette fleur ou cette plume se mouvoir apparemment d'elles-mêmes.

Dans quelques cas on entend parler distinctement, et la voix est entendue de tous. Un dialogue que moi-même j'ai tenu avec une voix, est rapporté dans la *Sfinge* du mois de mai 1891, et reproduit (page 562) par la *Revue Spirite* du mois de décembre de la même année.

Les vêtements de ces formes, dans certaines circonstances, ont été examinés ; on en a même coupé des morceaux qui ont disparu au bout de peu de temps, tandis que d'autres se sont conservés. Une dame, à Rome, conserve toujours religieusement une natte de cheveux qu'elle-même coupa sur la tête de sa jeune fille morte, qui s'était matérialisée dans une séance tenue avec le médium Eusapia Paladino. Des fleurs sont aussi apportées, dont quelques-unes se fanent et s'évanouissent ; d'autres sont réelles et peuvent être conservées indéfiniment.

Dans la deuxième série des expériences faites par William Crookes, à la fin de mai 1894, se présenta l'esprit Katie King ; dans sa dernière incarnation il avait été *Miss Annie Owen Morgan*, qui a continué à se présenter en-

core aux séances pendant trois ans, en conversant et en se promenant, en tenant le bras des personnes présentes.

A la dernière séance, la séance de congé, elle distribua à tous les assistants les fleurs de son bouquet. S'étant fait apporter des ciseaux, elle coupa devant les yeux des spectateurs, douze ou quinze morceaux d'étoffe différents sur le devant de sa tunique blanche, pour les laisser en souvenir durable à ses amis. Ceux-ci la prièrent de raccommoder sa robe et elle le fit très aisément, en la palpant seulement de ses mains. Cette opération accomplie, tous examinèrent le plus minutieusement possible la robe raccommodée, sans parvenir à voir les trous, ni la place où les morceaux avaient été coupés. Il en arriva de même avec son voile ; et la même chose avait été répétée plusieurs fois.

De là, on peut conclure que ces formes, quelles qu'elles soient, sont des esprits réels ; elles ne sont probablement que des formes temporaires produites, dit M. Wallace, par des esprits dans un but d'épreuve ou de reconnaissance pour leurs amis.

6° Les *photographies spirites*, exposées en détail par M. Wallace (page 255-274 de *Les Miracles* traduction française), montrent par une expérience purement physique qu'elles sont dignes de toute confiance.

7° Des *empreintes* de mains, de pieds, de visages, etc., sont laissées par les esprits matérialisés dans la cire molle, dans la craie à modeler ou dans la paraffine liquide, d'une manière et d'une réalité très surprenantes.

Il serait trop long de décrire, même sommairement, ce phénomène. On peut en trouver des descriptions frappantes et fidèles dans les ouvrages qui s'occupent particulièrement des phénomènes de ce genre.

Je pourrais continuer encore indéfiniment l'indication de nombre de phénomènes, mais je crois en avoir parlé suffisamment pour ceux qui veulent comprendre.

Tous ces phénomènes peuvent être indubitablement produits, parce que l'esprit, avec l'aide du périsprit, corps dont il est constamment revêtu, peut faire plein usage de sa faculté d'esprit libre et attirer à soi et manipuler toute substance et toute matière qui remplissent l'ambiant universel et en disposer comme d'une chose de sa compétence.

(*A suivre.*) G. PALAZZI.



LA CLAIRVOYANCE

de Bessie Williams.

Tandis que M. *M. E. Williams* (priée de quitter rapidement Paris le 31 octobre 1894) s'apprêtait à laisser l'Amérique pour visiter les principales villes de l'Europe et se mettre disait-elle à la disposition des sociétés scientifiques désireuse de constater la puissance de sa médiumnité à matérialisations, une dame anglaise, Mrs Russell Davies venait de publier sous son nom de jeune fille, *Bessie Williams*, le récit des phénomènes spirites qui se sont produits au moyen de ses facultés médianimiques.

En apprenant l'exposure de son homonyme, elle écrivit à M. Leymarie, pour bien établir qu'il n'existait rien de commun entre elle et le prétendu médium venu d'Amérique. Sa lettre qui a paru dans la *Revue spirite* de décembre dernier, était accompagnée de son ouvrage « The Clairvoyance of Bessie Williams».

S'il faut posséder une impudence ou une imprudence peu commune pour oser recourir à des supercheries aussi grossières que celles qu'emploie l'expulsée du 31 octobre 1894, les vrais médiums doublés de spirites sincères ont le souci de leur réputation et de leur dignité.

C'est à ce sentiment qu'a obéi Mrs Russell Davies, en adressant à M. Leymarie sa prostestation indignée.

Son ouvrage, que nous avons lu avec un vif intérêt, est écrit simplement sans emphase ; il dénote une nature pleine de délicatesses, une sorte d'ingénuité même qui assurent à l'auteur les sympathies du lecteur.

Mrs Russell Davies est largement douée, elle est médium à incorporations, médium voyant et auditif.

Nous empruntons à son ouvrage deux récits qui donnent une idée de ses belles facultés médianimiques :

« Un de mes esprits familiers appelé *Ned* se manifeste constamment. Il « m'est très souvent utile et chaque fois que j'ai besoin d'un aide doué « d'une grande force physique c'est lui que j'appelle.

« En voici un exemple :

« On avait tout récemment ajouté à notre habitation une nouvelle pièce « dont je désirais couvrir le plancher d'une toile cirée.

« Voyant que l'ouvrier que j'attendais ne venait pas assez vite, à mon gré,

« je voulus en nous y mettant à plusieurs, essayer de la poser nous-mê-
« mes.

« Après deux heures d'efforts inutiles, bien que nous fussions trois per-
« sonnes, mon amie Miss B..., ma bonne, Mary et moi, je reconnus que ce
« n'était pas un ouvrage de femme et que le mieux était d'attendre l'ou-
« vrier.

« J'avais à peine pris cette résolution lorsque j'entendis *Ned* me dire :

« Madame, éloignez la domestique, je vais poser la toile cirée.

« Je dis à Mary de se retirer et je restai dans la pièce avec mon amie
« Miss B... ; *Ned* qu'elle connaissait très bien, prit immédiatement posses-
« sion de moi.

« Lorsque je me retrouvai dans mon état normal, l'ouvrage était parfai-
« tement fait et Miss B... me dit que *Ned* s'en était acquitté comme s'il n'a-
« vait jamais fait autre chose de sa vie, et qu'il n'avait pas cessé un instant
« de rire et de parler jusqu'au moment où Mary était remontée pour de-
« mander si l'ouvrier était venu faire le nécessaire, car elle avait entendu la
« voix d'un homme.

« Je ne pus m'empêcher de rire, attendu que je passe pour avoir la voix
« très douce.

. . . . . .

« Mary fut tellement ahurie de ce qui s'était passé qu'elle me quitta peu
« de temps après, en me déclarant qu'elle ne pourrait pas se résoudre à vi-
« vre avec une magicienne.

« Je ne pense, certainement pas, qu'elle ait eu l'intention de me faire un
« compliment, quoique ce fût le plus grand éloge que j'eusse jamais enten-
« du, en raison du prix que j'y attachai.

« Il y a de longues années déjà je me trouvai en soirée chez des amis
« et tout en causant, je vis (étant médium voyant) deux petits esprits se te-
« nant par la main, marcher dans la pièce où nous étions, tourner autour
« de nous et après nous avoir examinés attentivement, s'arrêter près de
« moi.

« Leurs petites figures étaient trop vaporeuses pour que je pusse les bien
« distinguer, cependant je me rendis facilement compte qu'elles m'étaient
« tout à fait étrangères.

« Le plus jeune des deux avança la main pour prendre la mienne, et le
« mouvement que je fis pour répondre à son avance, attira l'attention des
« personnes au milieu desquelles j'étais assise.

« Qu'est-ce ? Que voyez-vous ? Oh ! dites-nous-le !

« Je répondis: Il y a deux petits garçons ici; — ils me disent qu'ils attendent « leur mère.

« La maîtresse de la maison parut très surprise; elle déclara qu'elle ne « pensait pas que leur apparition concernât aucunes des personnes pré- « sentes.

« Les pauvres petits semblaient lire sur ma figure ce qui se disait. Ils ne « paraissaient pas entendre, car l'aîné me dit. Non, maman va venir. *Good-* « *ness* — Bonté — nous a envoyés ici pour la voir et vous devez nous aider.

« Je venais de répéter tout haut ses paroles, lorsqu'on annonça Mrs Evans ; « je vis entrer une dame que je ne connaissais pas. Elle était en grand « deuil. Les autres personnes se regardèrent d'un air significatif, et les « deux petits esprits se pendirent à la robe de leur mère.

« La pauvre dame était l'image de la tristesse, et je compris que nous al- « lions assister à une de ces scènes auxquelles je m'associe toujours, par « sympathie, mais qui agissent tellement sur moi qu'elles me rendent ma- « lade pour quelques jours.

« Mrs Perks, chez qui nous étions réunis, était elle aussi très impres- « sionnée et nous restâmes tous dans un profond silence.

« Les petits enfants paraissaient pleins de joie, caressant leur mère, et « inconscients, pendant quelques temps, de ne pas la voir répondre à leurs « caresses ; mais à la fin, ils s'en aperçurent et l'aîné se tournant vers moi « me dit :

« Est-ce que ce n'est pas maman?

« Pourquoi ne parle-t-elle pas ?

« Elle est comme si elle était aveugle et ne nous voit pas.

« Je lui répondis : Mon cher petit, non, elle ne peut pas vous voir. Vous « êtes maintenant deux petits anges, et votre maman est encore sur la terre.

« Dites-moi votre nom et je lui dirai que vous êtes ici.

« Mon nom est Johnny, celui de mon frère est Willie, dites-les lui bien « vite.

« Je me tournai vers Mrs Evans, et après avoir échangé quelques pa- « roles avec elle, je l'amenai avec beaucoup de ménagements, à me parler « de son deuil.

« Elle me dit, tout en pleurant, qu'elle avait fait une perte cruelle.

« Avez-vous jamais entendu parler de spiritisme lui demandai-je ?

« Oh, certainement ; j'ai même eu la pensée d'aller voir un médium, « mais je n'ai pas su comment faire pour en découvrir un, et d'un autre « côté, je crains que ce ne soit mal, de troubler les morts.

« Je vis tout de suite que la pauvre dame, imbue des idées les plus ré- « pandues était persuadée que ses chers disparus attendaient, couchés dans

« leurs tombes, que la trompette du jugment dernier les rappelât à la vie, « et que, si elle les évoquait pour entrer en communication avec eux, il « leur faudrait quitter leurs tombes pour venir à elle.

« A ma demande êtes-vous chrétienne ? elle me répondit oh oui ! je suis « chrétienne.

« Alors, repris-je, que devient votre foi religieuse relativement à la com- « munion des Saints. — C'étaient de simples mortels, et si vous croyez « qu'ils reposent comme nous tous dans leurs tombeaux, comment pouvez- « vous être en communion avec eux ? Que signifie également ce qui a été « dit des bons et des mauvais esprits, qui nous entourent, et de nous con- « fier qu'à ceux qui sont bons et sincères ?

« Je la prêchai ainsi jusqu'à ce qu'elle se fût fait une idée plus exacte de « la communion avec les Saints ; lui saisissant la main, je finis par lui dire : « Moi je vois constamment des esprits ; je les entends parler, j'en ai vu plu- « sieurs ici même, il y a quelques instants.

« Est-ce possible s'écria-t-elle ? Oh ! dites-moi, pouvez-vous en voir pour « moi, ce soir ?

« Oui, il y a ici deux petits garçons.

« La pauvre dame avait l'air d'une folle ; elle me prit par les épaules et « me tenant étroitement serrée : oh ! je vous en prie, faites-moi leurs por- traits, dites-moi leurs noms.

« Leurs noms sont John — et Willie Evans, — l'un a sept ans, l'autre cinq. « ils sont morts de la petite vérole, il y a deux ans.

« Jamais, non jamais je n'oublierai la figure de cette femme ; elle se jeta « dans mes bras en poussant un cri.

« Merci, mon Dieu ; oh merci mon Dieu d'avoir eu pitié de moi ! mes en- « fants m'ont sauvée, car, cette nuit même, j'avais l'intention de me faire « mourir et j'étais venue ici pour faire mes adieux.

« Elle sortit alors, d'un petit sac, qu'elle tenait à la main, une bouteille « de laudanum.

« Mrs Evans venait d'échapper à la mort par la seule intervention des esprits.

« Elle vit aujourd'hui, calme et confiante, et s'entretient souvent avec ses « chers petits anges « Johnny et Willie ».

Traduction de M. *Julien Bouchot.*

LE CAS DE MRS WILLIAMS.

Maintenant que toutes les parties intéressées et « désintéressées » ont placé leur mot au sujet de cette émouvante capture opérée sur les accessoires macabres de Mrs Williams, maintenant que les « esprits » se sont légèrement apaisés, le moment est peut-être venu de remettre les choses à leur place.

Essayons de démêler les diverses opinions émises sur l'exposure du fameux médium, dans la presse spécialement consacrée aux questions spiritualistes.

L'auteur de ces lignes n'est pas un spirite militant; il n'a pas assisté à la séance où Mrs Williams fut *démasquée*.

Il ne s'en trouve que plus à l'aise pour se prononcer sur ces faits et sur les jugements qui ont été portés à leur sujet.

Nous laisserons de côté les journaux politiques qui n'ont considéré l'incident qu'au point de vue anecdotique et uniquement pour offrir à leurs lecteurs une lecture d'un intérêt piquant.

Les journaux spirites ont naturellement pris la chose par un côté plus sérieux, car il s'agissait d'un incident que leurs adversaires pouvaient exploiter comme moyen de discréditer leurs doctrines en même temps que leurs croyances. Comme on pouvait s'y attendre, ils se divisèrent en deux camps : les uns, tout affligés qu'ils fussent de cette malheureuse aventure, s'inclinèrent devant le fait et administrèrent une semonce au peu délicat auteur de leurs désillusions ; les autres partirent en campagne — pour défendre les couleurs du médium de leurs rêves.

Que certains journaux américains se soient ralliés autour du drapeau de leur médium national, passe encore : ils plaident *pro domo* et leur attitude, bien qu'inexplicable, peut invoquer des circonstances atténuantes. Mais ce qui nous a surpris désagréablement, c'est de rencontrer dans le même camp la revue *Psychische Studien*, de Leipzig, fondée par M. Aksakof.

Pour qui a lu les écrits de ce penseur, et a, par conséquent, pu juger du soin méticuleux qu'il apporte à toutes ses investigations, du contrôle scientifique qu'il exige pour chaque fait, avant de l'accepter comme tel, de l'impitoyable rigueur avec laquelle il répudie tout témoignage insuffisamment probant, il est clair que les petites notes narquoises des *Psychische Studien* n'ont pas dû lui être communiquées avant leur insertion.

Ceci dit, examinons les moyens de combat et les arguments auxquels ont recours les partisans de Mrs Williams.

1° On flétrit la façon brutale, violente (*gewaltsam*), avec laquelle le médium a été dévoilé.

Est-il permis d'agir avec si peu de galanterie envers une dame ?

C'est vraiment monstrueux que d'user de la force physique contre un être faible et désarmé !

2° On jette la suspicion sur la sincérité des personnes qui composaient l'assistance. Elles ont comploté une conspiration au détriment de leurs convictions, à la seule fin de confondre un médium américain.

Sur le premier point, les opinions peuvent être divisées. Il serait certainement beaucoup plus simple de soumettre le médium à un examen sévère, avant la séance. Cela épargnerait bien des ennuis, mais encore faut-il pour cela que le médium s'y prête de bonne grâce. S'il répond à toutes les sollicitations qui lui sont adressées en déclarant « qu'il n'opère que pour les personnes croyantes qui veulent entrer en communication avec leurs parents et amis défunts », ainsi que l'a fait Mrs Williams, il ne reste qu'à se soumettre ou se démettre, ou bien encore à casser les vitres.

M. Wittig, le secrétaire de la rédaction des *Psychische Studien*, aurait-il voulu que l'on mît, à dévoiler une supercherie, autant d'onction que le filou en emploie pour plus sûrement mystifier son public et lui soutirer des dollars, des livres sterlings et des louis ?

Il me revient à la mémoire l'histoire de ce juge américain qui, ayant acquitté une fieffée coquine, fut acclamé après l'audience comme « un vrai gentleman ».

La posture chevaleresque n'est pas de mise lorsqu'il s'agit de démasquer une plantureuse et vigoureuse cabotine, et il a été fort maladroit, chacun sera forcé d'en convenir, de la part du rédacteur d'un organe sérieux, de se poser en champion d'une aventurière et de défendre l'honneur médiumnique avarié de la Dulcinée des *Camp Meetings*.

Le deuxième argument est beaucoup plus grave, car il met en cause l'honorabilité d'un confrère français et des signataires du procès-verbal, au nombre de quinze.

Il est regrettable de constater que « La Lumière de vérité » de Cincinnati et le rédacteur des *Psychische Studien*, de Leipzig, ont cru devoir franchir les limites des... égards.

La *Revue Spirite* a publié dans son numéro de décembre dernier un compte rendu complet de la séance du 31 octobre, avec le procès-verbal contenant les noms et les adresses des quinze personnes présentes. Il est vrai que ces personnes n'étaient pas les invités de Mrs Williams, mais cela ne peut en rien entacher ni leur respectabilité ni leur sincérité, ainsi que semblent le supposer les défenseurs du faux médium. Comment se fait-il d'ailleurs que dans le numéro de janvier des *Ps. St.*, le secrétaire de la rédaction publie cette note, au bas de la page 43 : « Nous désirons voir le

procès-verbal de cette séance si importante pour Mrs Williams, avec publication en toutes lettres des noms des témoins, ce qui n'a pas encore été fait jusqu'aujourd'hui, paraît-il! »

Ceci laisse à supposer que M. Wittig n'a pas eu sous les yeux le document en question, et cependant il échange avec la *Revue Spirite* ; quelque étrange que cela paraisse, nous devons lui tenir compte de cette ignorance regrettable, aussi nos appréciations ne lui seront-elles adressées que sous cette réserve. Dans tous les cas, nous croyons qu'il s'est engagé dans une voie qui doit forcément le conduire à une impasse et le placer en face de ce dilemme : ou bien de démontrer que les spirites français ont attiré Mrs Williams dans un guet-apens et ont fait signer aux témoins un faux procès-verbal, et dans ce cas, il resterait toujours à Mrs W... cette ressource de prouver ailleurs la réalité des manifestations qu'elle prétend évoquer et confondre les « ruffians » français par une évidence au moins morale (ce qui n'exclurait toujours pas la possibilité d'une supercherie antécédente); ou bien d'admettre que le médium américain est un vil imposteur qui entraînerait dans le juste mépris qui lui est dû, tous ceux qui auraient eu la maladresse de prendre fait et cause pour lui.

La première serait difficile à soutenir.

Comment admettre, en effet, que les quinze témoins aient été complices, ou dupes d'une machination aussi perfide ? Entre les deux versions, celle de Mrs Williams et celle de l'assistance française, il n'y a pas moyen d'hésiter un instant. A-t-on bien lu la lettre que Mrs Williams a publiée en sa défense ? Elle se compose de deux parties distinctes : d'abord elle essaye d'affirmer son honorabilité par les lettres qui lui ont été adressées de la part de M. Handrich, secrétaire du consulat suisse à New-York, son avocat si fidèle; de M. Rahn, directeur du journal spirite de Berlin *Die übersinnliche Welt*; de la duchesse de Pomar, dans l'hôtel de laquelle ont eu lieu les deux premières séances; et de M. Leymarie, directeur de la *Revue Spirite.*

Que prouvent ces lettres ? Rien du tout, si ce n'est qu'un accueil des plus cordials était réservé, par anticipation, à un célèbre médium américain, à la condition expresse, bien entendu, qu'on n'aurait pas affaire à un escroc. Là s'arrêtait l'hospitalité offerte.

Il est inutile de nous arrêter aux puériles insinuations de Mrs Williams à propos de l'absence involontaire de M. Leymarie, de la religion catholique d'une dame qui accompagnait Mme Baulot, de la jeunesse des messieurs qui ont bien voulu se charger de la désagréable besogne qu'on leur demandait. Venons droit aux faits. Mme W... affirme que M. Leymarie fils et ses amis se sont précipités pour empoigner les esprits mais que leurs mains ne purent saisir que le vide. Or, M. Paul Leymarie assure qu'il a éprouvé sur

son cou une pression de deux mains bien matérielles et qu'il faillit en suffoquer. C'était un esprit assurément rébarbatif et qui s'est entêté à tenir son homme prisonnier jusqu'au moment où Mme Williams en personne se trouva dans ses bras. Dans l'intervalle nécessaire pour allumer une allumette — car ces esprits eurent soin d'éteindre la lampe qui communiquait avec le cabinet — les conspirateurs auraient réussi à déshabiller et déchausser le médium, à suspendre sa robe et son corsage dans le cabinet, à la mettre en maillot, lui accrocher des moustaches, jeter les perruques, barbes, moustaches et gazes dans le cabinet, etc.

En vérité il a fallu une dextérité prodigieuse pour accomplir ces manœuvres et les plus forts prestidigitateur seraient fort en peine pour reconstituer cette scène aussi scandaleuse que burlesque.

Et c'est tout ce que Mrs Williams trouve à dire pour sa *défense*. Il n'y a vraiment qu'à s'incliner devant la foi de ses hérauts et champions. Sa réhabilitation est encore plus étonnante, et le *Banner of Light* (Bannière de la Lumière) de Boston qui en assume la charge, en publiant le compte rendu d'une séance de matérialisation, donnée par Mrs E. Williams le 14 janvier dernier (à son retour en Amérique) à New-York, 232 West 46 street, *sous des conditions de contrôle absolu!*

Vingt-quatre personnes ont été conviées par le comité organisateur de ce humbug à asssister à la matérialisation de *trente* esprits !

L'assistance se composait de témoins invités par le «médium», qui avait poussé les scrupules jusqu'à choisir exclusivement des personnes « dont le jugement analytique et la puissance de discernement seraient une garantie pour le public ». Quatre dames examinèrent les vêtements que portait Mrs Williams et trois autres descendirent à l'étage en-dessous pour s'assurer que le plâtre du plafond dans la cuisine présentait une surface intacte. « Lorsqu'elles revinrent et firent part du résultat satisfaisant de leur constatation, les portes du salon furent ouvertes, et la séance commença».

A ces preuves accablantes de l'authenticité des phénomènes exhibés par Mrs Williams nous croyons que la meilleure réponse serait de reproduire ce passage du *Religio Philosophical journal* :

« Il faut que ceux qui endossent la responsabilité de Mrs Williams, déclarent l'attitude qu'ils prennent en ce moment ; ils pourront bien faire excuser cet endossement au dépens de leur intelligence, mais cette excuse ne saurait être d'une utilité quelconque à Mrs Williams, par rapport à ses « matérialisations » à Paris, pas plus que ne l'aurait été la preuve qu'« elle a été un médium véritable à des occasions antérieures ».

Il y a cependant des esprits autrement faits et nous ne nous étonnerions de voir persister le *Banner*, M. Wittig et M. Handrich, à prendre Mrs Wil-

liam au sérieux. Il est dommage néanmoins que M. Handrich ne pourra plus jamais voir les mêmes « Bright Eyes » postiches et crasseux que nous avons eus sous les yeux, dans le musée de M. Leymarie, et nous voudrions conseiller à M. Wittig de prendre pour devise : *amica Williams, sed magis amica veritas.*

Ce n'est vraiment pas la vraie manière de s'y prendre si l'ont veut décourager les fraudeurs déjà par trop nombreux, dans le spiritisme, et défendre la cause que l'on prétend servir. B. SANDOW.

POUR ET CONTRE L'EXPOSURE

Sous ce titre, M. Hermann Handrich, de Brooklyn, Etats-Unis, a bien voulu nous envoyer : la quintessence de son expérience en fait de spiritualisme moderne et des matérialisations ; la cause qu'il défend étant mauvaise, il argumente néanmoins et ne prouve rien ; nous le remercions pour sa missive, celle d'un mauvais avocat.

Partisan de Mrs Williams et la croyant impeccable, nous comprenons qu'il lui soit dur de constater son exposure, et nous le regrettons vivement pour lui. Certes, nous croyons que ce médium a dû prouver sa puissance et cela, nous l'avons dit dans la *Revue* de décembre 1894; mais elle pratique la fraude en grand. Or, cela était bon à New-York, devant ses anciens amis, mais devant un public nouveau et surtout des scientifiques elle devait s'abstenir de tout truc grossier, pour sa dignité, sa bonne renommée et celle de ses compatriotes.

Oui, M. H. Handrich, des lutteurs pour la cause, depuis 1850, tels que nous, eussent été heureux de constater le succès mérité de Mrs Williams; ils ont été navrés de l'outre cuidance d'une pauvre femme, qui a voulu frauder sur un terrain qui n'était pas le sien.

« A la suite de la demande qui m'a été adressée je viens formuler mon appréciation personnelle au sujet des phénomènes de la matérialisation en général et du médium Williams en particulier.

« Amicus Plato, amicus Socrates, sed magis amicus Veritas. »

« Toute forme matérialisée, en tant qu'elle est authentique, doit être considérée comme une émanation du *solar plexus* du médium.

« Il correspond au *corps astral*, au périsprit des esprits qui se manifestent, lequel se fait percevoir par les organes de nos sens sous une forme plus ou moins dense.

« Au cours régulier d'une séance à matérialisations, la forme matérialisée se retire de nouveau dans le corps physique du médium. Quand il y a

agression violente, l'union se produit d'une façon subite, et les assaillants trouvent alors, généralement, entre leurs mains, le médium lui-même.

« Ceci ne se rapporte pas aux phases désignées sous le terme de *transfiguration ou personnification*, mais uniquement aux esprits véritables, indépendants, se trouvant en dehors du médium, bien qu'ils réagissent sur ce dernier.

« C'est un fait indéniable, que moi-même, ainsi qu'un nombre considérable de chercheurs sérieux dans le domaine des manifestations spiritiques, nous avons eu l'occasion d'observer de pareilles formations produites sous l'influence des facultés médiumniques de Mme W.. et ce, dans des réunions privées, sous des conditions qui excluaient toute possibilité de fraude.

« Mais ayant aussi été témoin de manifestations qui reposaient sur une supercherie, c'est-à-dire, sur l'illusion optique et sur des trucs, auxquels ont souvent recours même des médiums véritables (car la force médiumnique ne peut agir que dans les limites d'une demi-heure environ), pour la production de manifestations psycho-physiques et la formation de matérialisations complètes, je ne puis me prononcer, n'ayant pas été présent à la séance fatale et l'exposure supposée de Mme W. à Paris.

« Si cette femme, qui a acquis la renommée d'un excellent médium, même auprès de ses ennemis et concurrents, s'est permis de se laisser aller à la tromperie, ne fût-ce que pour prolonger la séance, ou pour corriger la fortune, alors je regrette qu'elle ait échappé au châtiment.

« Mais du moment qu'il est acquis, d'une façon évidente, que son compagnon, M. Macdonald ne peut être convaincu de supercherie, il s'ensuit que les rapports parvenus à nous, jusqu'à présent, étant contradictoires en tous points, ne reposent que sur la dénaturation des faits et sur le mensonge.

« Ces comptes-rendus sont-ils faux d'un bout à l'autre? Je ne puis en juger et ne voudrais pas l'affirmer.

« Quant au médium elle-même, je ne l'ai pas vue depuis son retour; ma désillusion, en présence d'une mission manquée, et des dommages personnels qui me sont infligés, se font encore trop sentir en moi pour ne pas m'obliger à devenir injuste.

« D'ailleurs *cui bono* ? Si elle a trompé, elle me l'avouera moins qu'à tout autre.

« Si elle ne l'a pas fait, je suis impuissant à réfuter l'opinion que l'on s'est formée d'elle.

« Si la fraude alléguée est due à l'influence d'éléments hostiles de la part des personnes prenant part à la séance, ou d'esprits excarnés (parmi lesquels il se trouve parfois des individus de coteries avec lesquels nous éviterions d'être en rapport) je ne pourrais le prouver.

« Je sais bien, par expérience, que pareils personnages professant des sentiments hostiles à l'égard d'un médium étranger, peuvent apporter des objets divers, fleurs, fruits et autre chose dans le but d'exposer le médium comme fraudeur ; mais, loin de moi la pensée d'affirmer que ce fût le cas, dans l'exemple en question.

« En affirmant ce que je ne sais pas, je me mettrais en contradiction avec mes principes ; ils me commandent un témoignage impartial de la réalité des manifestations transcendantales, dont les auteurs se désignent eux-mêmes comme étant des êtres spirituels, détachés de la sphère matérielle.

« Mais quant à la ligne de démarcation entre l'animisme et le spiritisme, entre les vraies révélations venant de nos semblables les défunts, et les simples transmissions faites par les contrôles, lesquels, souvent se donnent bien à faux pour être les parents bien chers à notre esprit, cette ligne de démarcation, aucun mortel ne saurait la tracer.

« *Dei penates, Dei lares.*

Cet exposé est la quintessence de mon expérience et de mon attitude vis-à-vis les médiums en général, et plus spécialement du médium en question, Mme Williams. HERMANN HANDRICH.

Brooklyn, N.-Y. 24/10-94.

INFLUENCES NÉFASTES

Les journaux spiritualistes des Etats-Unis, à l'exception du *Religio-philosophical Journal*, de Chicago, ont supprimé les comptes rendus des témoins de l'exposure de Mrs Williams à Paris signés par tous les assistants à la susdite séance d'exposure et insérés dans la *Revue spirite*.

Pour eux, Mrs Williams a raison : la prose de cette estimable personne remplit leurs journaux, et ils la défendent avec bec et ongles... et des dollars.

Seul, le *Religio-philosophical Journal* a tout inséré et déclaré que la dame Williams leur avait toujours paru suspecte. Son ancien directeur, feu le colonel Bundy, a toujours considéré ce médium comme faux : il ne voulut pas admettre ses réclames dans son journal.

Le journal *Light*, de Londres, qui avait intégralement publié les deux versions, a écrit, en critiquant la partialité étrange de ses confrères des Etats-Unis : « Ce n'est point là le moyen de décourager la fraude et d'ajouter à la bonne réputation de la presse spiritualiste de ce grand pays.

Le *Two-Worlds*, de Manchester, de son côté, dit avec raison : « Les mé-

« diums honnêtes n'ont rien à craindre : ce sont eux qui doivent arrêter les « pratiques frauduleuses des imposteurs, afin que la véritable médiumnité « ne tombe pas en discrédit. En nettoyant eux-mêmes leurs rangs, ils réduiront leurs ennemis au silence. Nous ouvrons nos colonnes à l'évidence : « aux lecteurs d'en bien juger. »

Un autre journal, le *Christ in Register*, journal non spiritualiste, écrit ce qui suit : « Un journal des Etats-Unis a rendu noblement un vrai service en « exposant cet humbug, mais il est d'autres organes qui considèrent de « telles exposures comme des attaques au spiritualisme, et ils défendent « ouvertement des médiums au caractère dépravé, des plus indignes. Ce « que l'on peut reprocher le plus au spiritualisme d'aujourd'hui, ce sont « les matérialisations frauduleuses.

« Ce sont les spiritualistes eux-mêmes qui devraient insister pour que « l'imposture et la fraude restent démasquées et déconsidérées. C'est leur « devoir de faire connaître les médiums qui pratiquent d'abominables men- « songes en se servant du spiritualisme. »

Mrs Williams n'est pas le seul simulateur de la véritable médiumnité, et cependant il est l'un des plus connus parmi ces médiums étranges et ridicules. Le Dr Greer, dans le *Progressive Thinker* du 15 décembre 1894, écrit :

« Un médium nommé Cliftin, à Chicago, a pu montrer dans cette ville « deux mille esprits reconnus par beaucoup pour leurs parents les plus « proches. Cependant, tout était fraude : aucune de ces apparitions n'était « véritable. »

Nous recommandons ce qui précède aux journaux américains qui invoquent les dix-sept années d'expérience de Mrs Williams à New-York, la même qui a été prise en flagrant délit de tricherie.

Le Dr Greer avait eu précédemment affaire avec un nommé Archer, qui trichait au moyen des mêmes tours. Actuellement, il veut démasquer un sieur Payne, qui produit un humbug d'un autre genre.

D'autre part, le journal séculier bien connu, l'*Investigateur*, de Boston, publie un long article à propos du Dr Albro et du médium Mme Ripley, arrêtés par la police. Cette dernière, en faisant subitement de la lumière pendant les manifestations, trouva Mme Ripley en robe de nuit, le corps entouré d'un tissu fin.

L'Investigateur demande « s'il n'est pas honteux de la part des journaux « qui ont la prétention de représenter le spiritualisme d'admettre les « articles de ces êtres indignes qui se jouent des sentiments les plus sacrés. « Au contraire, ils devraient seconder tous les vrais amis de la cause pour « arrêter cet ignoble commerce, qui n'a qu'un seul objectif : encaisser beau- « coup de dollars. »

C'est la réflexion que les témoins de l'exposure Williams ont dû faire à Paris. Pour répondre aux journaux américains, à leurs injures, des lettres leur ont été adressées très rectificatives ; le vieux *Banner of Light* et d'autres n'en ont inséré un mot (1).

Nous avions oublié, sans doute, de leur demander combien une insertion nous coûterait ! !

Un vieil Américain partisan de la cause, de la vraie, et témoin de l'exposure Williams.

TRANSMISSION DE PENSÉES

Cher Monsieur et ami,

Le 28 octobre dernier, à Bordeaux, vous me fîtes part de vos doutes à l'endroit des médiums américains en général, en particulier à l'égard de Mrs Williams, qui donnait des séances à Paris. Vos soupçons, paraît-il, étaient bien fondés, puisque, en votre absence, grâce à l'énergie de Mme Leymarie et de plusieurs spirites, la fraude a été découverte et les mystificateurs mystifiés.

Je suis, pour ma part, très satisfait de ce résultat, et je vous félicite bien sincèrement de cette initiative, que l'on peut dire courageuse, étant donné le milieu dans lequel s'est passé le fait. Il est, selon moi, très heureux, pour l'honneur du spiritisme, que la fraude ait été mise à jour par des spirites.

Je n'ai connu l'affaire que par une reproduction d'un article des *Débats*, j'ignore s'il y a eu des appréciations ; le journal que j'ai vu (la *Petite Gironde*) n'en faisait aucune.

J'attends avec impatience, le prochain cahier de la *Revue*, qui certainement contiendra tous les détails.

Déjà, plusieurs fois, si je ne me trompe, on a saisi de prétendus fantômes et il se trouvait qu'on avait, entre les mains, le médium lui-même, tout ahuri, et ne sachant ce qui lui arrivait ; on a pu supposer, alors, qu'il y avait dans le phénomène de la matérialisation, une loi inconnue, en vertu de laquelle le médium jouait personnellement, et à son insu, un rôle actif.

Quant aux accessoires découverts sur eux, ou près d'eux, on pourrait admettre l'hypothèse d'un apport, mais ici, le médium paraît-il, n'en avait pas besoin, il y suppléait.

Quoi qu'il en soit, il est à désirer que la leçon soit profitable, et que l'on soit en général moins enclin à l'exagération des phénomènes physiques,

(1) Depuis, le « Light of Truth », du 20 février 1895, a inséré notre lettre.

qui menacent de prendre la première place, et de faire dévoyer le spiritisme du but qui lui a été assigné.

C'est ce qui est arrivé au christianisme, absorbé et entièrement défiguré par le catholicisme.

Cette tendance des esprits m'amène à parler des expériences de M. Dellia de Bergerac, rapportées avec un grand luxe de détails, dans le cahier de septembre dernier. Il résulte, de ce récit, que les membres du groupe de M. Dellia, auraient obtenu des faits nombreux et concluants de *transmission de pensées*. Il me semble difficile d'admettre cette conclusion, d'après les faits rapportés.

Voici en effet ce qui se passe dans cette série d'expériences qui presque toutes donnent un résultat identique.

Un incarné pense mentalement un mot qu'il ne communique à personne, il s'est isolé dans la pièce où se tient la séance, ou dans une pièce voisine, ou encore à une certaine distance de la maison. Les assistants, qui ignorent le mot pensé, se mettent à la table et celle-ci, par des coups frappés, révèle exactement le mot pensé. Voilà le phénomène dans toute sa simplicité.

La question de distance est absolument insignifiante, ainsi qu'on va le voir.

Analysons les faits : l'incarné qui pense a sans doute l'intention de transmettre sa pensée aux personnes qui font partie de la réunion. Comment s'assure-t-on que la pensée a été reçue par les destinataires ? En consultant la table. Mais alors qui fait mouvoir la table? Les assistants ? Ce n'est pas possible ou bien où irions-nous? Si la table frappe, c'est qu'elle est mue par une intelligence et une volonté extra terrestre et au lieu d'un phénomène de transmission de pensée, il ne reste plus qu'une communication typtologique. Voici en effet comment je suppose que la chose se passe.

L'Esprit guide, se prêtant au désir de l'assemblée, voit la pensée formulée par l'incarné et la révèle par la typtologie. C'est bien par le fait une transmission de pensée, mais je ne pense pas que ce soit ainsi qu'elle a été comprise dans la relation en question.

Quoi qu'il en soit, le phénomène est intéressant et donne une preuve de plus de l'intervention libre des esprits.

Je n'ai pas besoin de faire ressortir que la distance est sans importance, parce que l'esprit désincarné peut aussi bien lire la pensée de Paris à Marseille que dans la chambre même où se tient la séance.

Si, à une certaine distance, les résultats ont fait défaut, c'est que, pour une raison inconnue, l'Esprit *intermédiaire nécessaire*, n'a pu ou voulu continuer son concours.

Cette discussion n'a pas, par elle-même, une importance notable ; mais j'estime qu'il convient de ne pas laisser s'accréditer des appréciations insuffisamment médit ées. THIBAUD.



BANQUET PUVIS DE CHAVANNES

Le 16 janvier, nous assistions, à l'Hôtel Continental, à une magnifique fête organisée par une pléiade d'artistes, d'hommes d'État, de lettrés, de penseurs, en l'honneur du grand peintre, — j'allais dire du grand poète, — Puvis de Chavannes. C'est qu'en effet ses compositions sont de véritables poèmes et des poèmes d'une grandeur, d'une simplicité et d'une sérénité virgiliennes. Qu'on se reporte à ses peintures du musée d'Amiens, à celles du palais de Longchamps à Marseille, du musée de Rouen, à celles du Panthéon et de la Sorbonne, et l'on sera frappé, en les observant longuement, d'y voir le travail de la pensée dominer celui de la couleur et du dessin. Tout le monde a pu admirer l'année dernière, au Champ-de-Mars, l'œuvre superbe destinée à la décoration de l'Hôtel de Ville et qui a pour titre : « Hommage de Victor Hugo à la Ville de Paris. » Nul, certes, ne pouvait tenter pareil sujet mieux que Puvis de Chavannes. Il appartenait au poète de traduire le poète et il l'a fait magistralement. Toute cette scène de la Cité majestueuse accueillant le poète de la « Légende des Siècles », nous apparaît comme une éblouissante vision. Les êtres que l'on voit, on sent qu'ils sont impalpables, qu'ils n'existent pas au sens terrestre de ce mot. Ce sont des âmes, j'oserais presque dire des esprits dématérialisés, tant ils semblent détachés de tout ce qui est matière pour nos sens.

Regardez le grand poète : il est lumineux ; voyez à son côté son génie portant la lyre ; voyez, derrière lui, dans l'azur, trois génies encore personnifiant l'un les « Châtiments », l'autre la « Légende des Siècles », l'autre l'œuvre dramatique. Y a-t-il rien là qu'on ait coutume de voir sur notre planète? Et derrière cette souveraine, la Cité assise comme sur un trône, voyez ces jeunes hommes frémissants, accourant les palmes à la main pour faire une ovation au poète, et dites-moi si vous trouvez dans toute cette merveilleuse compotion la moindre préoccupation d'ordre vulgaire?

N'est-on pas disposé à dire, comme Jules Simon, qu'on éprouve du bonheur en regardant les œuvres de Puvis de Chavannes ; que c'est l'art simple, pur et calme ; que c'est un rêve qui rappelle les poésies et les tableaux antiques ; mais que, comme l'antique aussi, ce rêve est un rêve simple, honnête et fort.

Sans doute, Puvis de Chavannes n'est pas, et ne peut être compris de tous. Il en est de l'art comme de la pensée, il faut s'élever à leur niveau pour en saisir toute la délicatesse.

Puvis de Chavannes a été longtemps contesté et même quelque peu raillé. C'est le sort des novateurs et surtout des penseurs. Mais sourd aux critiques comme aux railleries, il a poursuivi son chemin sans se détourner, et travailleur obstiné, sentant sa force et son génie, il s'est efforcé de rester lui-même, ne cherchant que la perfection qu'il savait bien devoir s'imposer un jour. Le succès et la renommée sont venus à lui sans qu'il ait fait un pas pour obtenir l'un ou l'autre.

Il ne faut pas cependant croire, comme l'a dit certain académicien, que Puvis de Chavannes ait eu jamais l'idée de transformer, de réformer la peinture. Non. Il ne s'est pas posé en réformateur, son but a été simplement de faire servir son art à la manifestation de sa pensée ou si l'on veut de sa philosophie, et c'est la manière qu'il a adoptée, et dans laquelle il est passé maître, qui lui a paru la plus propre à remplir ce but. Voilà tout.

Si à cette courte étude sur l'artiste nous ajoutons quelques mots sur l'homme privé, nous dirons que l'un est digne de l'autre. Il est austère, mais d'une austérité qui n'a rien de sévère et de recherché ; il est d'une simplicité charmante, il est doux, bon et affectueux ; en un mot, il est l'homme de ses œuvres. C'est un de ces esprits d'élite devant lesquels il y a plaisir à s'incliner. En nous associant de tout cœur, nous spirites, à l'hommage rendu à Puvis de Chavannes, nous n'avons fait qu'accomplir un devoir, le devoir qui s'impose à tous ceux pour qui le progrès sous toutes ses formes et dans toutes ses tendances est la loi suprême, à tous ceux qui rêvent l'ascension de l'humanité vers des sphères plus pures et plus sereines.

ALCOL.

N. D. L. R. — Sans conteste, ce banquet célébrait la laborieuse existence de Puvis de Chavannes, ses glorieuses créations ; l'influence du grand maître a été telle à cette soirée, que les dissentiments d'école, les intérêts se sont oubliés ; chacun y applaudissait la forte personnalité de Puvis de Chavannes, et dans le monde artistique, dit-on, c'est comme un miracle. Oui le peintre poète réunissait tous les cœurs : ce qui divise n'a plus existé.

ORPHELINAT SPIRITE

Fondé au Château d'Andillon, le 20 mai 1892.

A tous nos Frères, A toutes nos Sœurs :

La 1re fédération spirite, à sa fondation, avait espéré pouvoir avec l'aide de ses membres, fonder une maison de retraite pour la vieillesse ; un terrain de 25.000 mètres environ,

avait été offert à cet effet, pour l'édification de l'établissement, dont les plans et devis ont été apposés dans la salle du banquet donné par la *fédération le 5 juin* 1891 au Palais Royal, où toutes personnes présentes ont pu les admirer. Ces plans ont été dressés par *M. Galichet*, architecte de Paris.

Pour des raisons de santé, le fondateur de la fédération fut obligé de quitter momentanément Paris, *d'en transporter le siège à Andillon, où il est encore en ce moment.* Etant séparé d'une partie de ses membres actifs on a donc ajourné jusqu'à nouvel ordre, le projet de la maison de retraite, mais aussitôt que possible ce projet recevra son exécution, attendu que le terrain est toujours disponible, pour l'édification de la maison de retraite.

Cette explication était nécessaire pour les personnes qui n'ont pas suivi de près les travaux de *la 1re fédération* depuis le départ de Paris de M. Thouard.

Ceci dit, passons à l'*Orphelinat spirite.*

La date du 20 mai 1892 a été choisie parce qu'elle nous rappelle la date de la naissance du premier des orphelins reçu à notre orphelinat.

Quelle est donc l'utilité de cette fondation au point de vue spirite ?

Pourquoi cette fondation ?

Pourquoi a-t-on choisi Andillon ? et enfin qu'espérons-nous de cette œuvre philanthropique ?

L'utilité de cette fondation est considérable pour le spiritisme.

Toutes les sectes religieuses sans exception possèdent des maisons, où l'on élève des enfants, où on fait leur éducation toute particulière, selon leur doctrine. Là, on leur donne également l'instruction nécessaire pour en faire des hommes, aptes à connaître, discuter, propager et professer les principes qu'ils ont appris, et qui sont nécessaires pour entretenir l'œuvre commencée par leurs aïeux et continuée par eux.

Seul le spiritisme ne possède rien de semblable ; il est donc grand temps d'y songer, et de remédier au plus tôt à cette situation. C'est très bien de faire des groupes. C'est très bien de faire des conférences. C'est encore très bien de faire des séances publiques où l'on voit des phénomènes qui étonnent, surprennent, mais qui ne sont qu'une satisfaction passagère d'un moment, d'un jour, et tout cela pour l'âge adulte.

Et les petits ? que faites-vous pour eux ? qu'en faites-vous ? Ne croyez-vous pas qu'il est aussi grandement temps de penser à eux, de penser à cette grande génération d'esprits annoncés depuis vingt ans et plus, pour le siècle prochain, ce siècle de lumière et de progrès essentiellement moral ? Ces esprits apportent avec eux les éléments de progrès, de justice et de vérité que nous abandonnons à eux-mêmes.

Ne pensez-vous pas qu'il faille donner à ces jeunes esprits l'éducation première et l'instruction nécessaire du premier âge, afin de développer en eux ces éléments qui attendent l'impulsion que nous, spirites, seuls pouvons leur donner.

A l'œuvre donc, spirites de toutes les nations ! Unissons ensemble tous nos efforts pour faire triompher cette œuvre philanthropique, et qu'avant la fin du siècle on trouve dans tous les pays du monde des *orphelinats spirites.*

C'est pourquoi nous faisons un appel chaleureux à tous nos frères spirites sans distinction de sectes, de castes et de patrie. *Un seul Dieu, une seule religion, une seule patrie, une seule famille,* tous frères pour faire le bien, toujours le bien.

Tous sans exception doivent participer à cette œuvre, du plus petit au plus grand, de la plus petite obole jusqu'au plus grand des dons, tous nous devons à cette jeune génération du progrès, aide et assistance ; il faut que tous nous puissions participer à aug-

menter notre *Orphelinat*, il faut que le plus pauvre puisse dire : Quoique prolétaire je suis un bienfaiteur, je ne donne qu'un sou, mais je le prends sur la sueur de mon labeur quotidien. Ceci veut dire que tous les dons sans exception, et de quelque nature qu'ils soient, seront reçus. Nous saurons tirer parti de tout pour le bonheur et augmenter le bien-être de nos chers petits.

Et le nom de tous les bienfaiteurs de l'orphelinat sera inscrit sur le grand livre d'or de la postérité, et nous apprendrons à nos chers petits à feuilleter ce livre d'or qui leur apprendra à chaque page nouvelle le nom des bienfaiteurs auxquels ils devront le bonheur, le bien-être, et enfin de vivre pour devenir de vrais et honnêtes citoyens et de bons pères de famille.

Nous avons choisi Andillen pour faire cet *Orphelinat*, parce que là, nous disposons d'un terrain de plus de (200.000) deux cent mille mètres qui est offert à titre gracieux par le fondateur de la *fédération spirite universelle*, ce qui nous permettra de donner toute l'extension voulue à cette grande œuvre.

Andillon est situé près de Blois, au cœur de la France, dans la région du Loir-et-Cher; cette région, sans contredit l'une des plus heureusement situées de notre patrie, appartient à la Beauce et à la Touraine, le grenier et le jardin de la France.

Andillon est un site enchanteur entouré de collines, situé dans une superbe vallée arrosée par la *Cisse*, charmante petite rivière qui traverse la propriété, sur un parcours de plus de 2 kilomètres. La vue se repose agréablement sur ces coteaux boisés; l'air est pur et parfumé par toutes les odeurs des plantes aromatiques qui poussent à profusion dans ce beau pays et qui nous apportent à tous, l'oxygène pur qui donne la santé, la vigueur et la force nécessaires pour combattre avec avantage les tribulations de la vie.

C'est donc là, dans ce petit eden terrestre que nous avons établi l'*Orphelinat spirite*, et nous l'espérons, avec l'aide de tous nos frères sans distinction, nous agrandirons cette œuvre digne de la plus belle et de la plus grande philosophie : La *philosophie spirite* sera bientôt la religion de tous les peuples frères.

On nous demande sans cesse quels sont les moyens, et avec quoi élevons-nous, entretenons-nous nos enfants. Ainsi que vous l'avez déjà lu, l'*orphelinat* fonctionne depuis le mois de mai 1892, mais comme nous ne voulons pas faire œuvre particulière, mais bien *œuvre générale*, s'étendant à tous les pays sans distinction, nous avons voulu d'abord commencer, et enfin voir par nous-même si nous avions les aptitudes nécessaires pour élever, instruire et guider dans la voie du bien, ces jeunes esprits ; après bientôt trois ans d'expérience et de pratique, nous reconnaissons que nous pouvons marcher en avant, que notre œuvre commencée en petit peut être agrandie et considérablement augmentée.

Nous avons commencé par prendre 3 enfants, ensuite 6 et après 7, et 5 que nous attendons au premier jour, ce qui portera le nombre de nos orphelins à 12. Nous sommes préparé pour en recevoir 25, *comme lits, berceaux, literie*, etc.

Car jusqu'ici nous n'avons jamais accepté les enfants qu'à leur naissance ; nous ne pourrons, je crois, guère accepter que l'enfant pris au berceau, afin de pouvoir le diriger convenablement dans la voie qui est en rapport avec la mission qu'il doit accomplir ici-bas. A moins d'exceptions qui pourront être reconnues nécessaires par l'expérience, nous ne prendrons que de jeunes enfants dans leurs premières années autant que possible.

Comme nous devons tout prévoir, nous possédons à l'extrémité de la propriété d'*Andillon*, sur la limite de la superbe forêt de Blois, une autre propriété, *Le domaine de Bellevue*, composé de trois grands corps de bâtiment: nous avons décidé d'en sacrifier un pour faire l'*infirmerie de notre orphelinat*, afin de pouvoir isoler et séparer tout enfant

soudrant, quelle que soit la maladie; de cette façon nous pourrons éviter immédiatement toute maladie qui pourrait être ou devenir contagieuse, et éviter ainsi pour les autres enfants d'être contaminés.

Un service spécial sera établi à cet effet et sera pour nous un séjour de quarantaine, qui empêchera toute contagion et assurera la tranquillité et la sécurité de notre *orphelinat*.

Pour subvenir à tous les frais nécessités pour l'entretien de cet *orphelinat*, nous avons été forcé de tirer parti de nos immenses terrains ; pour cela nous avons fait de grandes plantations d'arbres, de toutes sortes, qui par leur rapport nous donneront d'ici peu de grands bénéfices.

De plus, nous avons fondé dans les bâtiments dépendant d'*Andillon* une *grande distillerie modèle*, qui écoulera en grande partie les produits de nos plantations. Cette *distillerie* fonctionne depuis janvier 1893 et malgré son peu d'existence, ses produits ont été déjà couronnés aux Expositions de 1893 et 1894 par plusieurs *médailles d'argent* et viennent de remporter deux *grandes médailles d'or*, *à Lyon le grand diplôme d'honneur*, ce qui est de bon augure et nous fait espérer que les liqueurs des esprits ne sont pas trop à dédaigner, car les terriens en font leurs délices ; vous pouvez donc sans crainte, spirites et autres, vous livrer aux douceurs de la sieste, en savourant les produits d'Andillon.

Tous les produits de la *Distillerie d'Andillon* se trouvent à notre dépôt central, chez M. GUBIAN, 111, boulevard Voltaire, Paris; en outre, les liqueurs de marques ci-dessous désignées :

MARQUES RECOMMANDÉES : L'Andillonnaise (liqueur digestive), La Châtelaine (Anisette), La Fine Mouche (absinthe blanche), Le d'Artagnan (apéritif), Kirsch de la Forêt de Mont, Cassis de Bellevue.

Nous possédons toutes les autres liqueurs du commerce.

M. Thouard, chef du groupe *La Justice*, dirige cette distillerie et sera heureux de donner les renseignements aux personnes qui voudront bien l'honorer d'une demande quelconque, ou d'une visite, à leur choix.

Quant à l'*orphelinat*, la direction en a été confiée à Mme Thouard qui s'en occupe et le dirige en véritable mère de famille; jusqu'ici les enfants ont passé par ses mains, *cela tous les jours* depuis leur plus tendre jeunesse ; je le dis aux mères de famille qui le comprendront plus facilement : Mme Thouard a eu jusqu'à 9 enfants à soigner en même temps, l'aîné n'avait pas trois mois.

Les personnes qui voudront visiter et voir par elles-mêmes l'*orphelinat et ses dépendances*, ou qui auraient besoin de renseignements, pourront s'adresser à Mme Thouard, au *Château d'Andillon, près Blois* (*Loir-et-Cher*).

Avec mes respectueuses salutations,

L. THOUARD.

FAITS DIVERS

UNE HALLUCINATION TÉLÉPATHIQUE, — Voici de quelle manière le prince Victor Duleep Singh a été pressenti à la mort du *Maharajah Duleep Singh*, son père, bien connu pour les difficultés qu'il a suscitées au gouvernement

anglais dans les Indes. Sa lettre est datée de Highclere Castle, Newbury, le 8 novembre 1894.

Un samedi, en octobre 1883, j'étais à Berlin avec lord Carnarvon. Nous avions été au spectacle et rentrâmes avant minuit. Je me couchai, laissant brûler selon mon habitude une vive lumière électrique. Ayant machinalement fixé, pendant quelque temps, un chromo suspendu au mur, en face de mon lit, j'y aperçus très distinctement la figure de mon père, le Maharajah Duleep Singh, qui me regardait. Ce n'était plus son portrait mais sa tête en réalité qui emplissait le cadre entier. Je continuai à regarder et remarquai que les yeux de mon père avaient une expression particulièrement significative. Je n'éprouvai aucun pressentiment alarmant, mais vivement impressionné je me levai pour regarder l'image de plus près... Ce n'était qu'une vulgaire oléographie représentant une jeune fille qui tenait une rose et penchée sur la rampe d'un balcon en forme d'arc. Cette figure de jeune fille était de petite dimension, alors que celle de mon père s'était présentée de grandeur naturelle, occupant tout l'espace encadré.

Je n'avais aucune raison d'être particulièrement inquiet au sujet de mon père, habitué de le savoir dans un état précaire de santé et je n'avais reçu aucune mauvaise nouvelle à ce sujet.

Le lendemain (dimanche), je racontai l'incident à lord Carnarvon et le soir même, celui-ci m'apporta deux télégrammes. Je m'écriai de suite : « Mon père est mort! » C'était vrai.

Il avait eu une attaque d'apoplexie le samedi soir, et était resté sans connaissance jusqu'à sa mort qui eut lieu le lendemain dimanche.

Mon père m'avait dit à plusieurs reprises que si je ne me trouvais pas auprès de lui au moment de sa mort il essayerait de venir à moi.

Lord Carnarvon a écrit au journal de la *Société des Recherches Psychiques* (de Londres) pour confirmer le récit du prince V. Duleep Singh.

EXPÉRIENCE SURPRENANTE A SAINT-PÉTERSBOURG

Un cercle composé de plusieurs personnes avait été organisé à Saint-Pétersbourg, dans le but d'obtenir des manifestations médiumniques physiques. A la dixième et dernière séance du 26 novembre dernier, les membres du cercle furent témoins d'un phénomène remarquable : *un nœud fait sous leurs yeux dans un cercle rond découpé dans une peau en cuir.* L'examen le plus minutieux à l'aide d'un microscope n'a pu faire découvrir aucune solution de continuité dans la texture de la peau ainsi nouée.

Les numéros prochains du *Rébus* nous apporteront de plus amples détails sur cette expérience intéressante.

TIRÉ DU « PETIT PARISIEN »

Voici un fait de télépathie des plus curieux. Je connais fort bien la jeune fille qui le raconte, ainsi que son père qui le confirme. Il n'y a pas l'ombre de soupçon à concevoir sur leur sincérité. Je copie textuellement la déclaration de Mlle Aurélie L...

« J'ai vu, le 4 avril 1878, l'un de mes parents et je lui ai parlé, alors qu'il était mort accidentellement la veille et que j'ignorais ce décès. Le fait est assez curieux pour que je le narre le plus fidèlement possible.

« Contrairement à toutes mes habitudes, je venais de quitter la table pendant le dîner, c'est-à-dire vers six heures et demie du soir pour aller prendre à la cuisine un objet quelconque oublié par le domestique. Tandis que j'étais inclinée devant une armoire où l'on plaçait d'ordinaire la porcelaine et que j'étendais la main pour prendre le plat (ou le compotier, je ne sais pas au juste) qui manquait là-haut, je fus appelée par mon nom et je reconnus la voix de mon cousin. Je levais les yeux vers les fenêtres de la cave-cuisine et j'y vis effectivement mon cousin, courbé vers la fenêtre, me disant bonjour de la tête et me répétant : — Bonjour Loule! (locution généralement employée par lui lorsqu'il me voyait). — Bonjour Winand, répondis-je, et, me levant d'un bond je laissai dans le buffet l'objet que je devais prendre. Je montai au rez-de-chaussée et j'ouvris moi-même la porte de la rue, personne ne s'y trouvait. Mon père, qui était dans la salle à manger, étonné d'entendre ouvrir la porte sans que l'on eût sonné sortit de la salle et vint dans le corridor afin de voir ce qui se passait. Je lui expliquai l'arrivée de mon cousin et j'ajoutai qu'il se cachait sans doute afin de me taquiner. Mon père répondit : — Impossible que Winand soit ici! L'explication complète de cette réponse que je ne comprenais pas me fut donnée sur-le-champ : Père nous avoua à tous le malheur de la veille, malheur qu'il nous cachait momentanément avec l'idée de nous le faire connaître en usant de ménagements nécessaires.

« Pour me résumer, j'ai donc vu une personne morte depuis vingt-quatre heures, je lui ai parlé elle en a fait autant. Je n'étais ni triste ni malade lors de cette vision. Je n'avais pas ombre de fièvre... »

Le père confirme ce récit de tous points.

Qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'il est des faits vrais, encore inexplicables, et qu'il est sot de les nier, plutôt que de les étudier.

UN PARISIEN.

J'avais ramené avec moi, de Bactan, un magnifique Méos, blessé au commencement de l'année, à l'assaut du village de Taphiung, d'une balle de fusil Gras à l'épaule ; la balle n'était pas sortie ; la blessure s'était cicatri-

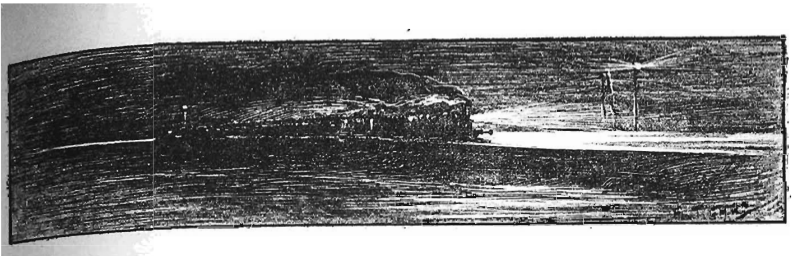
sée mais le projectile n'ayant pas tenu en place, le Méos avait mal à l'omoplate, côté du dos et ne pouvait pas lever le bras. Je l'amenai au docteur pour extraire la balle; malheureusement, tous les instruments de chirurgie manquaient, le dernier bistouri était cassé. Comme le Méos déclare ne pas vouloir vivre plus longtemps en compagnie du projectile, le docteur se décide à lui ouvrir le dos avec un couteau de cuisine. Il n'y a pas même de chloroforme pour aider le patient à subir cette opération. Le docteur s'en tire habilement et retire l'objet, tout en ayant été obligé de déchiqueter formidablement l'intérieur de mon Méos. A notre surprise générale, quand après le pansement nous voulons le transporter sur un lit de l'ambulance, le Méos se relève, prend ses effets, remercie, salue à droite et à gauche et s'en va bien tranquillement. Nous ne l'avons revu que huit jours après, guéri et apportant un couple de coqs en signe de reconnaissance.

De Baclan étaient venus aussi avec moi quelques sorciers qui nous charmèrent plusieurs jours avec quelques tours très singuliers, qu'on ne connaît pas en Europe, comme ceux d'arrêter l'eau tombant d'une source naturelle, de faire pousser une fleur ou germer un fruit dans un terrain nivelé et recouvert de cailloux ; ou, dans l'ordre intellectuel, de paralyser un membre d'un individu par une catalepsie partielle, obtenue par un acte de volonté instantanée, tandis que l'individu ainsi immobilisé jouit de l'usage de sa pensée, et est parfaitement libre de toutes les autres parties de son corps. Je ne compris rien du tout à ces expériences bizarres, auprès desquelles les grandes expériences de Charcot sont des enfantillages ridicules, et nos tirailleurs sacrifièrent pas mal de sapèques à la croyance respectueuse qu'ils avaient que le diable y était pour quelque chose.

A. DE POUVOURVILLE.

(*Matgioi.*)

(*La Géographie.*)



UNE MÈRE ET SON FILS

UNE LEÇON DE VRAI SPIRITUALISME, par CHARLES DAWBORN

Si toutes les personnes sensitives ou les médiums racontaient la véritable histoire de leurs expériences, les résultats remarquables en sembleraient dus à la sorcellerie. Partant de là, nous dirons que le fait des communications entre incarnés et désincarnés a été le thème de bien des discours et essais.

L'effet de ces communications, dans beaucoup de cas, fut préjudiciable aux Esprits et nuisible aux incarnés.

Voici, il me semble, une leçon importante, digne d'être étudiée sérieusement par les penseurs spiritualistes.

Le cas suivant, donné comme exemple, est celui d'une mère dont le fils unique mourut subitement, en arrivant à l'âge viril, de ce que les médecins appellent « affaiblissement du cœur » (heart failure).

Le pauvre garçon avait hérité de tendances qui l'obligèrent souvent à ne pas être énergique devant le mal, l'ennemi ; néanmoins, durant les deux dernières années de sa vie il semblait réussir dans sa profession, et son âme quitta son corps avant d'avoir pu développer sa nature spirituelle ; en d'autres termes, ce fut un Esprit qui resta attaché à la terre,

Sa mère est « sensitive », toute sa vie elle a été sujette à subir, de temps en temps, l'influence des Esprits sans être un médium parfaitement développé.

Très affligée par la perte de son fils, elle l'évoquait sans cesse afin de vivre avec lui comme lorsqu'il était incarné ; le résultat fut déplorable pour tous les deux.

La pauvre mère, devenue de plus en plus « sensitive », au point que les choses les plus insignifiantes étaient devenues pour elle un fardeau et nerveusement épuisée, est aujourd'hui affectée du même « affaiblissement de cœur » qui lui a ravi son fils.

D'un autre côté, l'Esprit de son fils, resté stationnaire, ne parait avoir aucun désir de progresser.

L'amour maternel étant essentiellement égoïste et désintéressé, cette

dame est heureuse de se sacrifier pour son fils, ce qui n'est pas un but pratique.

L'araignée qui est aussi une tendre mère, donne sa vie pour ses petits, mais elle tue et mange leur père.

La nature veut qu'il y ait une limite aux sentiments maternels.

Chez les êtres inférieurs les soins maternels cessent généralement après quelques semaines, ou quelques mois; les mères chassent leurs petits, souvent avec plus de rudesse qu'il ne paraîtrait nécessaire.

Plus l'enfance est longue, plus prolongés sont les soins maternels ; cet amour doit nous suivre jusqu'à notre mort, et bien des spiritualistes prétendent même qu'il se continue dans la vie future.

C'est ici, selon nous, que le sens commun doit se montrer. Nous savons que l'enfant doit devenir homme et que l'amour maternel doit se modifier; la mère ne peut toujours être l'ange du berceau, et il vient une époque où il n'existe plus, entre la mère et le fils, qu'un sentiment moral, qu'un devoir qui les lie ensemble.

Quand le fils devient Esprit désincarné, la nature veut qu'il progresse par ses efforts personnels; nous le savons, une mère peu sensée peut dorloter son enfant toute sa vie et le gâter au point de le rendre inutile à lui-même et aux autres, entravant ainsi son progrès intellectuel.

Si, après la mort du fils, la mère continue à dorloter l'Esprit de son fils, il continue à rester attaché à la terre, il ne cherche pas à s'élever; il s'y attache comme les crevans à la quille d'un navire, et son ambition ne va pas plus loin ; il est paresseux, la mère s'épuise physiquement, et c'est là le résultat de l'amour maternel porté au-delà de ses limites.

On dira que nous sommes sévères, mais le développement de l'Esprit demande la liberté intellectuelle ; qu'il s'allie avec ceux qui ont les mêmes goûts et la même ambition, et qu'il rompe tous les liens terrestres.

Si la mère et le fils veulent être alliés spirituellement, cela ne peut être par les liens terrestres, mais bien par l'harmonie spirituelle qui doit exister entre eux.

Ils pourront agir ensemble, comme amis, comme âmes sœurs, et les épreuves de la vie terrestre ne seront plus alors qu'un souvenir.

Quand la sagesse est le criterium suprême, une mère comprend qu'elle n'a pas le droit de sacrifier son avenir et celui de son fils, au seul bénéfice de l'amour maternel.

Tiré du *Light of Truth* du 1er septembre 1894. (Traduit par E. Bloche.)

NÉCROLOGIE

En 1879, arrivèrent à Paris *Mmes Turin*, depuis longtemps nos abonnées et nos correspondantes fidèles, à Turin, Italie. Elles étaient les déléguées très intelligentes et très sympathiques d'une nombreuse famille.

M. et Mme Turin, négociants distingués, avaient eu pour objectif, quant à leurs filles une instruction supérieure, solide et pratique; connaissance des langues française, anglaise et allemande; la bonne direction du ménage et savoir parfaitement cuisiner.

Le piano et la peinture ne furent pas oubliés.

Mme Turin, dame distinguée, fut fraternellement accueillie à Paris, ses charmantes demoiselles lui faisaient honneur; elles y laissèrent de profondes, respectueuses et fraternelles souvenances.

Depuis, Mlle Léa est devenue Mme la comtesse de Magny; Mlle Pauline était unie à M. Pozzi. A cette belle jeunesse, aux idées humanitaires si larges, chacun souhaitait du bonheur.

Les années ont passé, Mme Turin a eu des petits enfants, et fatalement la grande épreuve d'en perdre, de ces chers bébés! Et les jeunes mères ont eu de grandes douleurs!

Le 28 janvier 1895, l'esprit de notre intelligente sœur, Pauline Pozzi, s'est séparée de la substance neutre, pour revenir dans la sphère des ancêtres; ce noble esprit si élevé, a dû y être bien accueilli par les amis de l'erraticité. Elle a laissé, à Turin, bien des âmes incarnées, amies de la cause, mais endolories par la séparation; qu'elle les console et leur donne l'énergie voulue, pour faire face aux épreuves nouvelles. Que nos guides veillent sur tous les Turin, mère, fils, filles et petits enfants. Pour eux notre meilleure pensée.

ESSAI DE SPIRITISME SCIENTIFIQUE

Par D. Metzger, 1 vol. in-12 de 456 pages, 2 fr. 50.

DIXIÈME CONFÉRENCE

La matière. — Causes internes de nos sensations; causes externes. — Erreurs des sens. — Matérialisations partielles : écriture entre ardoises; empreintes dans le plâtre, la paraffine ou la farine; mains matérialisés et moulées. Les causes. — Matérialisations complètes. — Conclusion.

Avant de parler du phénomène, désigné en spiritisme sous le nom de *matérialisation*, nous voudrions pouvoir donner une définition exacte du mot et de la chose : *matière*. Malheureusement, si l'esprit est peu connu, la

matière, s'il se peut, l'est moins encore. On a beau nous vanter ses merveilles et ses exploits, ses coryphées les plus enthousiastes ignorent ce qu'elle est au fond. Nul n'en a scruté l'essence ; nul sans doute ne la scrutera jamais. Nous n'en avons la perception que par l'intermédiaire des sens. Or, ceux-ci sont-ils des interprètes fidèles des impressions primitivement reçues, et transmises par les nerfs au cerveau chargé de les analyser ? Selon leur plus ou moins de délicatesse ou de grossièreté, le jugement porté sur les qualités ou les apparences de la matière ne varie-t-il pas du tout au tout? Et les sens ne sont pas les seuls instruments dont l'intervention plus ou moins maladroite et fautive puisse nous tromper sur la valeur ou la nature réelle de l'impression reçue ou ressentie. L'intelligence elle-même, faillible et limitée, est susceptible d'erreur dans l'appréciation des matériaux de connaissance que lui fournissent la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher.

Est-ce que, dans ces conditions, avec des impressions qui ne répondent pas d'une manière adéquate à la cause qui les a produites, et une intelligence qui ne les interprète pas toujours avec une suffisante exactitude et rigueur, ce n'est pas édifier la connaissance humaine sur la base la plus fragile qu'il fût possible de choisir, en prétendant l'appuyer tout entière sur la matière ? La « superstition de la grosseur », selon le mot si fin et si juste d'Amiel, ne risque-t-elle pas de nous conduire aux abîmes, alors que l'esprit aspire aux sommets?

Outre que nous n'avons conscience de la matière que grâce aux sens et à l'intelligence, celle-ci et ceux-là également sujets à l'erreur, il est des états de la matière, et en grand nombre, qui échappent absolument à nos prises, et au milieu desquels nous évoluons sans nous douter de leur présence ni de leur action sur nous. En tous cas, les sens ne nous en révèlent pas directement l'existence. Aussi, quoi qu'on en pense dans certains milieux, le monde physique dans son essence, ne nous est-il pas plus accessible que celui de l'intelligence, et peut-être l'est-il moins. Nous n'en connaissons que les phénomènes, c'est-à-dire des formes et des apparences transitoires ; le fond nous en demeure caché.

De là, l'embarras, pour ne pas dire la radicale impossibilité, de définir la matière. L'un dira : « C'est la substance étendue, divisible, impénétrable et susceptible de toutes sortes de mouvements et de formes. » Dict. Trousset.

Un autre : « Ce qui constitue tous les corps de l'univers et produit sur nos organes un ensemble de sensations déterminées. » Dict. Bouillet.

Un troisième : « Substance qui, produisant sur nos organes un certain ensemble de sensations déterminées, est étendue et impénétrable, ou suivant certains philosophes, un ensemble de forces manifestées par des phé-

nomènes qui se perçoivent distinctement les uns des autres. » Dict. Littré.

Ces définitions, volontairement vagues, ne nous apprennent rien sur la constitution de la matière. Tout au plus nous la montrent-elles indéfinissable.

On parle bien aussi d'atomes. Mais l'atome lui-même, qui n'est d'ailleurs qu'une abstraction, échappe entièrement aux prises de la sensation. « L'atome indivisible, qui serait l'élément ultime de la matière n'existe pas; lui-même est un composé de sous-atomes; seuls, ils expliquent son élasticité qui n'est pas imaginable sans un déplacement de molécules. Le sous-atome, élastique lui-même, ou bien se compose lui aussi de sous-atomes, ou se résout en *un simple centre de forces.* » — Et « ainsi dit Lange, se trouve déjà dans l'atomistique elle-même, alors qu'elle semble fonder le matérialisme, le principe qui dissout toute matière et retire même au matérialisme le fondement sur lequel il repose (1). »

D'autres enfin, d'un idéalisme sans frein, dénient absolument toute réalité à la matière. A les en croire, elle ne serait « que le résultat d'un jeu de l'esprit, d'une combinaison intellectuelle ».

La seule chose qui ressorte clairement de ce qui précède, c'est que la matière, de quelque manière et à quelque point de vue qu'on l'envisage, « est partout l'inconnu ».

Laissons donc son essence, puisque aussi bien elle est inaccessible, et prenons-la dans sa phénoménalité.

Nous éprouvons des sensations très diverses. Nous avons chaud et nous avons froid. Nous sommes impressionnés agréablement et désagréablement. De telle perception de nos sens, nous concluons à l'idée de l'étendue ou de la grandeur sous ses multiples dimensions : longueur, largeur, hauteur ou profondeur; de telle autre, à celle de solidité ou de fluidité, etc.

A quelles causes attribuer tant et de si contraires impressions et sensations? Les chercherons-nous en nous ou hors de nous? Il y en a qui ont, incontestablement, une origine interne, et qui modifiant l'organisme, modifient par là même, le sentiment que nous avons de notre existence. La vie s'accompagne d'une extrême complexité de mouvements qui sont, tout ensemble, la conséquence immédiate et la condition indispensable de sa durée. C'est grâce à elle que s'accomplissent dans les corps organisés, comme en un laboratoire merveilleux, dirigé par un génie sublime, les combinaisons chimiques les plus invraisemblables, les substances les plus hétérogènes s'unissant un moment pour se dissoudre l'instant d'après, et se reformer bientôt avec d'autres éléments. Sans elle, ni assimilation, ni

(1) E. de Pressensé. *Les Origines*, p. 131.

désassimilation des substances nutritives ; sans elle, ni circulation sanguine, ni circulation nerveuse, ni, par conséquent, aucunes sensations.

Outre la vie, cause interne, l'intelligence guidée ou non par la volonté, peut, de son côté, directement éveiller ou faire naître en nous des sensations qui ne sont ni moins précises, ni moins distinctes, ni moins complètes que les autres. La pensée intense du froid nous fait frissonner, comme la pensée ou l'espérance du bonheur dilate et transfigure tout notre être.

A ces causes internes, qu'elles soient d'origine physique ou intellectuelle, s'ajoutent les causes externes. Que nous le voulions ou non, nous subissons l'influence du milieu où nous vivons. Nous ne pouvons, par une chaude journée d'été, nous empêcher de ressentir l'action des rayons solaires. Leur chaleur nous fatigue. Les objets qu'éclaire leur lumière frappent notre vue, et l'impressionnant, produisent en nous une sensation qui, selon leur nature, nous sera douloureuse, indifférente ou agréable.

De même pour les autres sens. Chacun en son genre, et suivant les êtres ou les objets avec lesquels il est mis en contact, nous apporte sa part de souffrances et de jouissances.

Mais indépendamment de l'agrément ou du désagrément que nous éprouvons au contact médiat ou immédiat de l'univers physique, la sensation nous fait connaître aussi le degré de consistance des substances minérales, végétales ou animales qui impressionnent les organes des sens. C'est ainsi que nous avons divisé tous les corps en trois grandes catégories : corps solides, corps liquides, corps gazeux. Ces expressions d'ailleurs, n'ont rien d'absolu. Entre les corps proprement solides, et les corps proprement liquides, il y a toute une série d'états intermédiaires qui marquent, par degrés à peine perceptibles, la transition des uns aux autres. N'en est-il pas de même des liquides aux gaz, et de ceux-ci à la matière radiante qui constituerait un quatrième, mais non sans doute, le dernier état de la matière?

Selon qu'un corps, sous un volume donné, offre plus ou moins de résistance à nos efforts, c'est-à-dire selon qu'il est plus ou moins dense, nous disons qu'il contient une quantité de matière plus ou moins considérable. Qu'il en soit ainsi en réalité ou non, cela importe assez peu au point de vue pratique, le seul qui nous intéresse en ce moment. Toujours est-il que, considéré sous ce rapport, l'or serait plus matériel que l'argent, l'argent plus que le fer, le fer plus que la pierre, la pierre plus que le bois, l'eau plus que l'air, etc.

Or, rien de plus facile que d'être induit en erreur sur la qualité ou la nature d'un corps examiné à distance. L'œil juge d'après la couleur, et prend naïvement pour de l'or, de l'argent, du marbre, une substance solide quel-

conque, pourvu qu'on l'ait recouverte d'un vernis dont la nuance et l'éclat correspondent à ceux de l'objet qu'il s'agit de simuler.

Il ne se trompe pas moins grossièrement à d'autres égards. Offrez-lui une colonne pleine et une colonne creuse ; il lui sera de toute impossibilité de les distinguer l'une de l'autre. Il est important d'avoir présentes à l'esprit ces illusions optiques fatales. Elles nous serviront tout à l'heure, à propos des séances de matérialisations.

Puisqu'on est si aisément trompé sur les propriétés des corps, et que sous ces apparences identiques il se cache des différences aussi fondamentales ; puisqu'un morceau de carton colorié pourra être confondu avec un métal, n'est-il pas possible, probable même, qu'entre les figures qui se présentent dans les séances de matérialisations — les séances obscures surtout — un certain nombre soient toute autre chose que ce qu'elles paraissent? Nous les croyons semblables à nous, leur corps ressemblant extérieurement au nôtre. Qui sait? Peut-être n'avons-nous devant les yeux qu'un simulacre, une ombre, une sorte de nuage ou de vapeur condensés ayant forme humaine?

Il y a bien autre chose. L'imagination se crée des fantômes. L'intensité du désir évoque l'image des morts bien-aimés. Ils apparaissent aux yeux de celui qui les appelle de toute l'ardeur de son âme. Il les voit comme s'ils étaient devant lui en chair et en os, alors que peut-être il n'y a en eux nulle réalité objective, et qu'ils ne sont que l'extériorisation de son idée ou de sa volonté. Quiconque possède une puissance d'évocation suffisamment énergique, est capable de s'halluciner ainsi, d'avoir des apparitions, de la vérité desquelles il sera aussi absolument convaincu que nous le sommes de notre propre existence.

Un dernier point mérite d'être mis en lumière. Si, par auto-suggestion, l'homme peut s'entraîner de façon à voir, hors de lui, ses pensées réalisées en formes, pour lui concrètes et vivantes, une suggestion étrangère ne sera-t-elle pas apte à produire les mêmes effets? Le magnétisme et l'hypnotisme ont mis ce fait hors de conteste. Il serait bien étonnant dès lors si, à côté de visions nées de l'auto-suggestion, nous n'en rencontrions pas d'autres reconnaissant pour cause une suggestion étrangère, que cette suggestion provienne des vivants présents dans le groupe où l'apparition a lieu, ou qu'elle soit due à l'un des habitants d'outre-tombe.

Ajoutons enfin que très souvent — on croit facilement ce qu'on espère — les assistants prennent une apparition quelconque pour l'être aimé dont ils attendent la venue. Nous nous rappelons avoir assisté à une séance où se *matérialisa*, entre autres, un vieillard que nous avions vu plus d'une fois dans les réunions antérieures. C'était, nous disait-on, un des guides du

médium. Eh bien, dans la séance à laquelle nous faisons allusion, nous avions à nos côtés des jeunes gens, trois frères, qui souhaitaient ardemment de voir leur grand-père mort. Ils n'eurent pas plutôt aperçu *le guide* dont la figure nous était familière, qu'ils s'écrièrent d'une commune voix, émus jusqu'aux larmes : « Grand-père, c'est toi, oui grand-père, c'est toi. » Or, ce n'était sûrement pas le grand-père, à moins que nous-même, qui n'avions pas de raison de nous emballer, nous ne nous fussions laissé illusionner au point de reconnaître dans le soi-disant grand-père un autre que lui (1).

Une condition essentielle pour bien observer, c'est un imperturbable sang-froid, surtout quand la salle où l'on est réuni est dans une obscurité profonde, absolue. Les seules lueurs qui y paraissent sont les lueurs phosphorescentes plus ou moins vives, d'origine mystérieuse, qui voltigent dans l'air, tout autour et au-dessus des *sitters* ou assistants, et avec lesquelles les formes matérialisées s'éclairent pour se rendre visibles. Rien n'est plus trompeur que ces lueurs falotes dans ces ténèbres.

Nous avons tenté, à plusieurs reprises, avec quelques amis, un certain nombre d'expériences pour nous rendre mieux compte du phénomène. L'huile phosphorée remplaçait, en les imitant assez exactement, les lueurs qui se produisent spontanément dans les séances de matérialisations. Celui de nous qui jouait le rôle de l'esprit, promenait sa petite bouteille en l'air, à droite, à gauche, en haut, en bas. Nous essayions de deviner dans quelle direction, à quelle distance elle était de nous. A tout instant, nous nous trompions de la façon la plus grossière. C'en était stupéfiant.

Songez à toutes les causes d'erreur ci-devant mentionnées — et vous remarquerez que nous n'avons pas fait entrer en ligne de compte la fraude voulue, si fréquente pourtant, et si facile, d'ailleurs, vis-à-vis surtout des novices — et dites s'il est besoin de prêter aux manifestations une attention qui ne soit jamais en défaut ; dites s'il est nécessaire d'être circonspect dans ses affirmations, à moins d'avoir assisté à de très nombreuses expériences, et d'avoir poussé l'investigation et les mesures de précaution jusqu'à l'extrême limite compatible avec les conditions où les phénomènes peuvent avoir lieu. Il faut se garder de soi-même et de l'intensité de son désir : auto-suggestion. Il ne faut pas moins se mettre en garde contre la volonté des autres, médiums, assistants ou invisibles dont le dessein pourrait être de vous halluciner : suggestion étrangère. Un troisième danger, c'est l'illusion qui fait prendre un objet pour un autre, un esprit inconnu pour un

(1) N.D.L.R.— Nous recommandons vivement la lecture de cet intéressant volume, et sa propagation par les spirites.

esprit connu, un simulacre ou une ombre de corps pour un corps tangible comme le nôtre.

Pour peu qu'on ne tienne pas compte toujours, des multiples causes d'erreur qui se rencontrent inévitablement dans l'étude de ces manifestations insolites et incompréhensibles; qu'on néglige les précautions reconnues nécessaires, on risque d'être, ou sa propre dupe, ou celle de malhonnêtes gens qui se font un jeu de la naïveté humaine, et ne craignent pas de spéculer sur les sentiments les plus sacrés. Même si tout se passe loyalement, on n'en est pas moins, pour peu que l'on s'oublie, exposé à perdre tout le fruit d'un long et pénible travail. Sitôt, en effet, qu'on s'aperçoit, de soi-même, ou en suite d'objections faites par d'autres, qu'on a laissé la porte ouverte à une possibilité, si faible soit-elle, de mystification, le doute s'empare de l'esprit, et tout, pêle-mêle, le vrai et le faux, ce qui est de bon aloi et ce qui ne l'est pas, est également remis en question. Tout est à recommencer, à moins que le découragement ou le dépit s'en mêlant, on ne préfère, dans sa mauvaise humeur, tout rejeter, tout nier en bloc et ne plus se soucier de la solution d'un problème si ardu. N'eût-il pas mieux valu, connaissant l'importance du sujet et ses difficultés, se placer tout de suite dans des conditions qui vous missent à l'abri de la fraude, de l'erreur, de l'illusion?

Est-ce trop d'insister aussi longuement sur ces choses. Nous ne le pensons pas. Plus on sera sévère, plus on éliminera sans pitié ce qui doit l'être, plus vite on atteindra le but poursuivi. Point d'à peu près. Ils seraient fatals. Seules, la netteté et la précision peuvent satisfaire une intelligence éprise de vérité, mais armée en même temps contre les surprises d'une crédulité puérile.

***

Faut-il ranger parmi les phénomènes de matérialisation l'écriture entre ardoises? On a cru, et beaucoup sans doute croient encore, que ce genre d'écriture n'est possible que par la matérialisation partielle, entre les deux ardoises, d'une main qui y saisirait le bout de crayon qu'on a eu soin d'y déposer, et s'en servirait à notre manière. Il est peu probable, toutefois, que les choses se passent de cette façon. Le contact immédiat du médium ou de l'esprit avec l'ardoise ou le crayon ne semble pas nécessaire. Ce qui se passe dans le monde invisible est soumis à une loi naturelle aussi bien que ce qui se passe dans le nôtre. Or, serait-ce une loi naturelle celle qui permettrait à une main matérialisée de pénétrer entre deux ardoises séparées par un espace qui ne dépasse pas un seizième de pouce, et d'y saisir, pour s'en servir, un fragment de crayon qu'on aurait eu soin d'y déposer au préalable?

Les principales méthodes à l'usage des opérateurs spirituels seraient

basées sur l'électricité et le magnétisme. L'écriture entre ardoises se produirait de la même manière qu'une dépêche télégraphique. Que A, par exemple, qui demeure à Genève, veuille communiquer avec B. établi à Paris, il n'aura nul besoin de franchir la distance qui sépare la première ville de la seconde. Il lui suffira de manier convenablement l'appareil télégraphique qui les relie l'une à l'autre. Toute lettre, tout mot transmis par lui, seront exactement répétés à l'autre bout du fil.

Ainsi en serait-il dans le monde des esprits. Celui qui désire adresser un message à la terre par l'écriture sur ardoises, commencerait par établir un courant magnétique positif de son ardoise au médium et de celui-ci à l'ardoise terrestre. Une fois ce rapport assuré, tout mouvement exécuté sur l'ardoise spirituelle, se répercuterait fidèlement sur celle terrestre, de même que les mouvements de l'appareil télégraphique transmetteur font sur l'appareil récepteur. La différence — elle est importante — entre les deux modes de communication, c'est que nous avons besoin pour la transmission de nos dépêches, de fils conducteurs dont les esprits, eux, se passeraient fort bien. Qui sait d'ailleurs si de nouveaux progrès ne nous permettront pas, dans un avenir prochain, de rivaliser avec les invisibles, et de télégraphier d'un point à un autre sans autre intermédiaire que l'air ou l'éther?

Une autre méthode utilisée par les esprits serait la suivante : ils prépareraient à l'avance de l'écriture ou des images en quantité suffisante pour en couvrir l'ardoise du médium sur laquelle ils transporteraient ensuite ou transcriraient le tout, en bloc, dans un instant.

Pour réussir cette expérience, il serait nécessaire, en premier lieu, de spiritualiser l'ardoise, c'est-à-dire de la pénétrer de substance spirituelle; ils devraient, en second lieu, diviser le fragment de crayon en une poussière très fine et l'étendre uniformément sur toute la surface de l'ardoise (1).

Il nous est impossible actuellement de vérifier si ces théories sont conformes ou non aux faits. Dans l'affirmative, le phénomène de l'écriture sur ardoises ne rentrerait pas dans la catégorie des matérialisations; il appartiendrait plutôt à la même série que les photographies. Dans la négative — et c'est l'opinion de nombreux observateurs, — il y aurait, au contraire, une matérialisation, au moins partielle, de l'auteur du message.

***

Un fait qui se rapproche du précédent, mais où une certaine matérialisation semble plus probable, ce sont les empreintes de mains et de pieds marquées, soit sur la surface intérieure d'ardoises liées ensemble, soit dans

(1) *Neue spiritualische Blätter*, 10 août 1893.

de la terre molle, soit dans de la farine. Le professeur astronome Zöllner a fait à ce sujet des expériences décisives. Entre des ardoises qui lui appartenaient et qu'il tenait sur ses genoux, il a obtenu ces sortes d'empreintes. Les conditions dans lesquelles il opérait, non seulement excluaient toute possibilité de supercherie, mais encore étaient telles que les résultats constatés sont radicalement inexplicables par aucune des lois physiques connues. Le professeur Wagner, un des collègues de Zöllner, avait, de son côté, scellé deux ardoises, après s'être assuré auparavant qu'elles étaient nettes. Lorsque, après une certaine attente, il en avait enlevé le cachet demeuré intact, et écarté les ardoises l'une de l'autre, il y avait trouvé à la surface intérieure une empreinte du même genre.

Le phénomène peut sembler plus simple, quand il se produit dans de la terre molle ou dans de la farine. Il ne s'explique pas mieux, cependant, à moins d'y faire intervenir, comme dans le premier, des forces et des intelligences non encore cataloguées par la science officielle. Les faits auxquels nos avons affaire ici ne sont pas de ceux, en effet, dont il est loisible de se défaire en alléguant l'hallucination des observateurs, puisqu'ils laissent des traces dont chacun peut se rendre compte. Ils offrent, en outre, ceci de particulier, que si l'œuvre est indéniable et implique l'ouvrier, celui-ci, toutefois, demeure invisible, et, au lieu de paraître sur la scène, reste caché dans la coulisse. On ne se fût pas douté de sa présence ni même de son existence, si l'on n'avait sous les yeux le résultat de son travail, l'empreinte de sa main ou de son pied.

On ne saurait non plus arguer de la fraude : soutenir, par exemple, que c'est la main ou le pied du médium qui s'impriment, soit sur la surface recouverte de suie de l'ardoise, soit dans l'une quelconque des substances qu'on emploie dans ces expériences. Car, la forme des empreintes et leur grandeur diffèrent en bien ou en mal, en plus ou en moins, de la forme et de la grandeur des pieds et des mains du médium.

Ce ne sont pas seulement les membres que les forces de l'au delà viennent ainsi imprimer dans la matière. Des figures ont été obtenues par le même procédé. Si très souvent on ne voit pas les opérateurs ni l'action au moment où ils l'accomplissent, d'autres fois, soit qu'il y ait plus de matière en eux, soit que le mode vibratoire en soit modifié, ils se rendent visibles et permettent qu'on assiste à leurs manipulations. Mieux encore, on en a vu fréquemment se former peu à peu, et de nuages vaporeux ou d'ombre se développer de façon à prendre toutes les apparences d'une figure, d'une main, d'un pied humains. Ils s'évaporent ensuite comme ils se sont condensés. Si compliqué que soit ou paraisse un travail de ce genre, il ne demande pourtant à ces étranges manipulateurs que fort peu de temps. La

matière, entre leurs mains ou sous leur volonté semble douée d'une malléabilité et d'une plasticité merveilleuses. On dirait que, dans certaines conditions particulièrement favorables, ils n'ont qu'à lui commander pour être aussitôt obéis, soit pour la dissolution soit pour la formation d'un de ces membres ou de ces corps étranges et éphémères. Des observateurs mal intentionnés se sont parfois avisés de saisir une main ou un bras qui se montraient à eux, croyant surprendre le prétendu médium en pleine fraude. Mais main ou bras ont fondu sous leur étreinte comme un morceau de glace au contact d'un brasier ardent. Ils croyaient tenir quelque chose. Ils ne tenaient que le vide. Quelquefois, par contre, la main mystérieuse vient d'elle-même se placer dans celle d'un des assistants et lui permet d'en suivre la disparition progressive. Hallucination suggestive, dira-t-on. L'objection aurait quelque apparence de raison, sans les empreintes ou autres actes matériels qui témoignent irrécusablement en faveur de la réalité objective du phénomène.

*
* *

Malgré les garanties qu'offrent ces empreintes, et les preuves palpables de réalité objective qu'elles portent en elles, M. E. de Hartmann, le célèbre protagoniste de l'Inconscient, n'en essaie pas moins de les expliquer par l'hallucination, comme il fait du reste de la plupart des autres phénomènes spirites. Nous ne nous arrêterons pas à réfuter ses théories. Leur exagération, jointe à l'application fautive qu'il en fait en bien des cas, en réduit singulièrement la valeur, pour ne pas dire qu'elle leur ôte tout caractère sérieux. Qui trop veut prouver ne prouve rien. La critique, surtout si l'on entend qu'elle soit serrée, sévère, péremptoire, est tenue à l'observation de certaines règles, dont elle ne s'écarte pas impunément. On ne se joue pas de la logique ni de la raison. M. de Hartmann, malheureusement pour son œuvre, l'a trop oublié, soit en mutilant les faits qui, décidément, ne cadraient pas avec son hypothèse, soit en négligeant de parti pris ceux qui ne pliaient pas à cette opération à la Procuste, soit enfin en poussant au-delà de toute vraisemblance un principe juste en soi.

Si les empreintes laissées par les invisibles sont de nature telle qu'on ne puisse sérieusement mettre en question ni leur réalité ni leur origine, d'autres manifestations du même ordre sont plus positives encore et plus irrésistibles. Ce sont des membres qui, matérialisés tout entiers, se moulent dans le plâtre ou dans la paraffine.

Voici comment on procède dans ce genre d'expériences : on apporte dans la salle de réunion deux seaux remplis, l'un d'eau froide, l'autre d'eau bouillante, à la surface de laquelle nage une couche de paraffine fondue. Se pré-

sente-t-il une main matérialisée, on demande que l'invisible à qui elle appartient veuille bien la plonger un instant dans la paraffine, et de là dans l'eau froide. On répète cette opération à plusieurs reprises. Il se forme ainsi sur la main une sorte de gant. Lorsque l'épaisseur en est jugée suffisante, la main matérialisée s'en retire, à sa manière, abandonnant aux investigateurs un moule parfait, qu'on remplit de gypse ou de plâtre. Si l'on replonge ensuite le tout dans de l'eau bouillante, la paraffine se liquéfie, laissant à nu le plâtre, reproduction exacte de la forme du corps qui avait primitivement rempli le moule.

Cette expérience, exécutée dans des conditions rendant la fraude impossible, ne serait-elle pas la condamnation la moins équivoque de toutes les théories hallucinatoires imaginées pour expliquer les phénomènes spirites? Oui, assurément. Mais se prête-t-elle à des conditions aussi strictes? Lorsque William Denton, professeur de géologie, bien connu aux États-Unis, obtint, lui premier, en 1875, des doigts ainsi moulés, ce ne fut qu'un cri parmi les détracteurs du spiritualisme moderne. Sûrement, il y avait supercherie; le médium préparait lui-même à l'avance ces moules, les apportait avec lui dans les séances, et là affirmait aux spectateurs ahuris qu'il venait de les obtenir à l'instant. Pour parer à cette objection, le professeur William Denton pesait la paraffine avant la séance, et, celle-ci terminée, il mettait sur le plateau de la balance, d'abord les moules recueillis, puis ce qui restait de la paraffine dans le vase. La somme des deux poids se trouvait égale au poids de la masse totale pesée avant l'expérience. Ce mode de vérification, renouvelé à plusieurs reprises, en public, devant de grandes assemblées, et par des comités choisis par elles — à Boston, à Charlestown, à Portland, à Baltimore, à Washington, etc. — ne s'est jamais trouvé en défaut. Le résultat a toujours fait ressortir la loyauté du médium et des expérimentateurs.

Cependant on reprenait : Est-ce que le médium, profitant de l'obscurité de la salle, ou de son isolement dans le cabinet, ne distrairait pas, de ses mains et de ses pieds, une partie de la paraffine pour la cacher, de manière à ce qu'on ne retrouvât à la fin de l'expérience que la quantité apportée par les investigateurs?

Comment répondre à cette nouvelle objection? On organisa une vingtaine de séances dans lesquelles le médium était enfermé en un sac serré fortement autour de son cou. Comment, dans cette position, eût-il fait usage de ses mains ou de ses pieds pour frauder? Cependant les résultats furent les mêmes qu'auparavant. Les formes se produisaient en présence et sous les yeux d'un comité nommé par le public.

Cela ne suffit pas à convaincre les sceptiques. On prétendit que le médium

décousait peut-être, puis recousait une partie du sac, et que, dans l'intervalle, il utilisait ses mains pour mener à bien le phénomène attendu, quoiqu'aucun des comités chargés de la surveillance n'eût jamais rien remarqué de pareil.

Qu'imaginer pour réduire à néant, d'un coup, toutes les objections possibles, et fournir la preuve la plus irrécusable de la bonne foi du médium et de l'authenticité de la manifestation? On exigea du phénomène qu'il se produisît dans une caisse fermée à clef, où le sujet n'eût pas accès. L'expérience ainsi tentée réussit pleinement : une forme de main se trouva dans le seau d'eau froide de la caisse, ainsi qu'en témoigne le compte rendu du comité, nommé à l'effet d'assister à l'expérience et de certifier les résultats obtenus, quels qu'ils fussent, positifs ou négatifs.

Que dire après cela? Que la nouvelle venait d'Amérique, le pays par excellence, du humbug? La prétention ne serait qu'à peine soutenable, si nous nous trouvions en présence d'un fait isolé. Mais en somme il ne s'agit là que d'un cas particulier, entre beaucoup d'autres de même nature, obtenus dans des conditions très diverses qui peuvent se résumer ainsi: 1° Le médium est isolé, et la force agissante invisible; 2° le médium est sous les yeux des assistants, la force agissante se montre aux assistants et le médium est isolé; 4° enfin, la force agissante et le médium sont également visibles.

Le fait en lui-même est des plus remarquables, et ce qui, outre les précautions prises, en assure la parfaite sincérité, ce sont les difficultés insurmontables qu'offrirait à une main ou à un pied humains le retrait d'une forme ainsi produite, à supposer que le médium voulût frauduleusement imiter le phénomène. Essayez-le, vous serez tôt convaincus. La chose ne serait possible que si l'on prenait la forme de la main par petits fragments successifs qu'on adapterait les uns aux autres, l'opération achevée. Mais, dans ce cas, on verrait les points de suture des divers morceaux ainsi rapprochés, et jamais la main n'aurait la perfection de formes qu'offrent quelques-unes de celles obtenues tout d'une pièce dans la paraffine.

On est donc en droit d'affirmer, d'une manière absolue, que des mains et des pieds matériels, qui ne sont pas les mains ni les pieds du médium, apparaissent dans les séances organisées dans ce but; que, durant leur existence éphémère, ils se trempent et se retrempent tour à tour dans de la paraffine fondue et dans de l'eau froide, façonnant de cette manière un moule qu'après leur retrait on peut remplir de plâtre. Celui-ci solidifié, donne la forme et la grandeur exactes d'une main ou d'un pied qui n'appar-

tiennent à aucun de ceux vivant actuellement sur notre terre. Tel est le fait. Quelle explication en donner?

Il ne s'agit pas, bien évidemment, d'une création *ex nihilo*. Rien ne se crée de rien. La substance de tous les êtres corporels existe, soit dans l'atmosphère qui sert d'enveloppe à notre globe, soit dans ce globe lui-même, soit dans les corps qui en sont issus. Mais comment cette substance se condense ou s'organise-t-elle? Sous l'action de quelles forces inconnues, et par quelles volontés mystérieuses? Quelle est la puissance d'attraction, l'affinité chimique qui réalisent ces formes transitoires, pour les laisser s'évanouir l'instant d'après?

A en juger d'après les apparences, ces formes sont de véritables organismes vivants. Qu'on les touche, qu'on les regarde, qu'on les examine à la loupe, au microscope même, on retrouve en eux tous les détails d'une main ou d'un pied d'homme : les ongles, la peau et ses sillons, les articulations, etc., rien n'y manque. Or, si, scientifiquement, la vie ne sort que de la vie, nous sommes autorisés à conclure que l'origine de ces membres doit être cherchée dans un être animé. S'il est vrai, d'autre part, toujours d'après la science, que tout être né a pour parents des individus appartenant aux mêmes espèces que lui, et auxquels il ressemble, ne sommes-nous pas également en droit d'affirmer que les mains ou les pieds qui se forment et se manifestent dans les séances spirites, sans qu'on aperçoive toujours le corps dont ils dépendent, appartiennent néanmoins à des créatures qui sont nos pareilles? *A suivre* : D. METZGER.

PHÉNOMÈNES DE SECONDE VUE

Les exemples de ces sortes de phénomènes fourmillent à chaque instant. Universellement reconnus aujourd'hui, ils ne font de doute pour personne, mais, comme ces histoires ne manquent jamais d'intéresser nos lecteurs, voici quelques cas que nous avons transcrit à leur intention, après les avoir lus dans une publication déjà ancienne, puisqu'elle date de l'année 1839.

Nous copions textuellement :

Monsieur le comte de Plater, ce débris illustre de la Pologne soulevée de 1831, raconte que, « dans une église située à quelques lieues de Varsovie, « et au milieu d'une fête nationale, un jeune homme, vivement ému tout à « coup par le caractère des chants religieux, s'élança de son banc vers « l'entrée du chœur, s'arrêta, à cette place, immobile, les bras croisés et « la tête penchée, demeura longtemps à contempler le pavé nu du temple,

« dans une attitude qui troublait le service divin, à la grande anxiété des « fidèles.

« C'était, précisément, une année avant la mort du grand duc Constantin, « l'insurrection n'avait pas encore éclaté. On entoure le jeune homme, on « l'interroge sur sa méditation ; les chants cessent ; il sort enfin de ce rêve « somnambulique, — « Je vois, dit-il, à mes pieds, le cercueil ouvert du « grand duc Constantin.

« L'année s'écoule, la Révolution chasse les Russes de Varsovie, Cons- « tantin meurt, on célèbre ses funérailles dans cette église, et le cercueil « est placé au milieu du chœur, à l'endroit même où l'extatique avait eu la « vision. »

Que direz-vous maintenant, du fait suivant?

« Un colonel de cavalerie avait coutume de magnétiser sa femme, et celle- « ci devint somnambule ; dans le cours du traitement, une indisposition le « contraignit à se faire aider par un officier de son régiment, cela ne dura « que huit à dix jours. Quelque temps après, dans une séance magnétique, « le mari ayant mis sa femme en état de somnambulisme l'engageait à s'occuper de cet officier :

« — Ah! le malheureux! s'écria-t-elle, je le vois, il est à P..., il veut se « tuer..... Il prend un pistolet..... Courez vite!...

« On courut : effectivement le suicide était consommé! »

Terminons, enfin, par un exemple extraordinaire de prévision.

« Une grande dame de Florence, raconte Byron, dans une de ses lettres « avait beaucoup compté sur le passage de sir Davy dans cette ville, en 1820 « pour se faire donner, par le fameux chimiste, un moyen de teindre ses « sourcils en noir : mais quelle ne fut point sa déconvenue! Davy avait « quitté Florence sans avoir pu voir la jolie Toscane, qui réclamait un « miracle de son génie.

« Effectivement, Davy n'avait pas de temps à perdre, s'il faut juger de la « rapidité de son voyage, par la préoccupation singulière qu'il emportait de « Londres.

« Plusieurs années, continue Byron, s'étaient écoulées depuis un songe « dont la mémoire le suivait partout. Étant dans la Grande-Bretagne, il avait « rêvé, une nuit, qu'il se trouvait malade en Italie, couché dans une cham- « bre étrangère, dont le caractère local des meubles frappait ses regards, et « confié aux soins d'une jeune fille dont les traits restèrent gravés en traits « caressants dans son souvenir. Or, à l'époque et durant le cours du voyage « dont nous parlons, Davy tomba malade en Italie, comme il l'avait prévu « en songe et, ce qu'il y a de plus curieux, se retrouva couché dans la

« chambre, et soigné par la jeune fille dont il n'avait pas oublié l'image, et « qui, l'une et l'autre, lui furent rendues telles qu'il les avait rêvées. »

Encore une fois, en transcrivant ces faits, nous n'avons point la prétention d'apprendre à personne l'existence de phénomènes absolument incontestables, et nous nous plaisons à le répéter en dépit des sarcasmes et des ironies de quelques incorrigibles sceptiques, absolument reconnus de nos jours.

EDOUARD MICHEL.

LE SPIRITISME DANS L'ANTIQUITÉ

NOTAMMENT CHEZ LES PEUPLES LATINS ET CHEZ LES ÉTRUSQUES

Nihil novi suò sole, a dit Salomon, réputé grand prophète chez les Orientaux, *rien de nouveau sous le soleil*. Malgré cela, on croit plus que jamais qu'il y a toujours du nouveau. La science spirite, comme le magnétisme, comme l'hypnotisme, est réputée nouvelle.

C'est une superstition nouvelle, disent les sceptiques, du moins un grand nombre, car il en est quelques-uns qui pensent que le spiritisme remonte très haut et qu'on a simplement essayé de le rajeunir, de le moderniser.

Ces sceptiques-là sont dans le vrai, le spiritisme est très ancien, on le trouve à l'origine de toutes les religions, son antiquité est une preuve de plus que Salomon affirmait une grande vérité en proclamant qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Toutes les anciennes religions païennes étaient fondées sur l'existence d'êtres invisibles qui, plus ou moins, selon les circonstances, exerçaient une influence occulte.

Le mot religion vient du substantif latin *religio* qui lui-même a pour racine le mot *religare* qui signifie relier, c'est-à-dire que la religion, *religio*, a pour objet de relier le monde visible, le monde matériel, le monde physique au monde spirituel, ou pour dire encore mieux, de régler les rapports, les relations entre ces deux mondes.

Tout, dans les anciennes religions, était institué dans ce but, les prières n'étaient que des formules imagiques qui agissaient à différents degrés sur les puissances invisibles selon la foi, la conviction, et l'ardente volonté de celui qui les récitait. Les cérémonies avaient pour but de se concilier leurs faveurs, suivant la somme de piété déployée.

Les sacrifices sanglants, comme je l'ai déjà dit, étaient des procédés employés pour obtenir ce que nous appelons dans notre langage moderne des matérialisations. Les prêtres chargés spécialement du culte n'ignoraient

pas que des chairs et du sang des victimes immolées, se dégageaient certains fluides d'une nature particulière, dont les puissances occultes s'emparaient pour les condenser et se donner une forme plus ou moins visible.

Lorsque cette forme était suffisamment sensible pour être perçue par ceux qui assistaient à la cérémonie, par la foule croyante et superstitieuse, on disait alors que c'était la divinité elle-même qui, satisfaite des hommages qu'on lui rendait, avait daigné prendre une forme humaine et se montrer.

Les Esprits jouaient donc un rôle considérable dans les croyances païennes ; tour à tour dieux ou démons (c'est-à-dire bons génies), ils veillaient sur ceux qu'ils protégeaient. Comme l'esclave antique, ils faisaient partie de la famille et bien qu'invisibles, ils étaient toujours présents.

La plupart de ces dieux ou démons bienfaisants et protecteurs avaient vécu sur terre, ils avaient eu forme humaine, ils avaient été de simples mortels, et se comportant bien, menant une vie vertueuse, ils s'étaient préparés sur terre à la vie divine, ils avaient fait leur apprentissage. Rendus invisibles par la mort, ils continuaient à vivre dans la maison où ils avaient vécu, où ils étaient peut-être nés et ils veillaient sur leurs enfants, leurs petits-enfants et descendants de leurs enfants et petits-enfants.

Ceux qui, bien que divinisés, déifiés, vivaient invisibles, mais toujours présents au milieu de leur famille, étaient appelés Pénates chez les Latins, de *penus*, la partie la plus centrale de la maison. C'était dans le *penus* qu'étaient dressés leurs autels, c'était dans le temple, la chapelle secrète où on célébrait leur culte. Le propriétaire de la maison venait-il pour une raison ou pour une autre à aliéner sa propriété, il transportait les images de ses pénates dans son nouveau domicile et le dieu invisible les suivait et faisait sienne leur nouvelle demeure.

Ne voyons-nous pas dans Virgile, Enée transporter ses pénates sur ses vaisseaux en quittant Troie et les installer en Italie où ils continuèrent à le protéger ?

Outre les Pénates, il y avait aussi les dieux Lares qui avaient été pareillement de simples mortels, et qui après avoir quitté leur enveloppe charnelle, avaient monté en grade et avaient obtenu les honneurs divins. Ils veillaient également sur le foyer domestique et ils occupaient un rang un peu supérieur à celui des Pénates.

Leurs attributions étaient plus étendues, on croyait qu'ils ne veillaient pas sur une seule maison, mais sur plusieurs. Toutefois, on ne connaît pas parfaitement la nature de leurs fonctions, ils étaient un peu plus que les pénates avec qui on les confondait souvent ; c'est à peu près tout ce qu'on en sait.

Au-dessous des dieux Lares des Pénates, venaient les mânes ou plutôt les

Larves. Les Larves avaient une existence quelque peu errante, vagabonde, elles vivaient dans les ténèbres et de loin en loin apparaissaient sous forme de fantômes. Cette vie errante et parmi les ténèbres était la conséquence des fautes commises et quand cette faute était suffisamment expiée, les Larves quittaient les ténèbres, leur existence était moins agitée et elles pouvaient s'élever au rang des Pénates.

Telle était la croyance des peuples latins et aussi des Étrusques; cette croyance n'était pas imaginée par des profanes qui cherchent à immortaliser leur nom en créant une nouvelle philosophie, ce n'était pas non plus une vague superstition sortie du cerveau des petites gens, du peuple; c'était un dogme enseigné par les prêtres et consacré par un culte ayant ses rites et ses cérémonies; c'était la base même de la religion qu'enseigne aujourd'hui ce qu'on appelle le spiritisme. Exactement la même chose sous des noms nouveaux, et si l'on veut, bon gré mal gré, que le spiritisme soit une superstition, ce n'est pas une superstition nouvelle, car il est plus ancien que le déluge, beaucoup plus ancien. *Nihil novi sub sole.*

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Condé, par les Montils (Loir-et-Cher).

LE PSYCHISME EXPERIMENTAL

PREFACE

Je dédie ce livre à mon confrère et ami VICTORIEN SARDOU, qui ne m'a pas ménagé sa sympathique approbation pendant ce long et pénible travail. Comme William Crookes, le célèbre chimiste anglais, et comme notre ami Eugène Nus, Sardou n'a jamais varié dans ses convictions, malgré les plaisanteries faciles que les gens très malins se croyaient obligés de lui faire.

Fort heureusement les temps ont changé, et il est déjà loin le moment où Eugène Nus publiait son ouvrage intitulé : *Choses de l'autre monde.* A cette époque il y avait quelque courage à écrire un livre sur ces phénomènes que le monde scientifique dédaignait, et que le bon public ridiculisait ou traitait d'habile prestidigitation.

Actuellement, le mouvement psychique s'accentue tous les jours, et comme me le disait une fois Sardou : « La glace est rompue, elle ne le se« rait pas d'ailleurs que vous auriez le mérite de contribuer à la rompre, « avec quelques autres. »

En effet, dans tous les pays on s'occupe maintenant de ces questions si complexes. Beaucoup de savants, jadis très sceptiques, ont été forcés de se

rendre à la réalité des faits, et le nombre de ces savants augmente chaque année.

« Avant peu, disait un célèbre professeur anglais, il n'y aura plus que les « ignorants qui nieront ces phénomènes. » C'est justement ce que pensait Sardou, lorsqu'en 1892 il m'écrivait ceci :

« Les incrédules et les ignorants ne se font pas scrupule, pour couper « court à des discussions qui les agacent de lancer des assertions hasardées que la galerie accepte naturellement sans contrôle et répète complaisam- « ment. .. trop heureuse d'échapper par là à l'obligation d'observer et de se « faire une opinion basée sur de sérieuses expériences. »

C'est grâce à des expériences de ce genre que tant d'hommes de science et de professeurs, en Europe et en Amérique, ont pu se faire une conviction et l'affirmer bravement, comme on le verra au chapitre 1er de mon livre.

Pour cet ouvrage il m'a fallu compulser et traduire plus de trois cents articles ou volumes publiés en Angleterre, Amérique, Allemagne, etc. C'était un travail énorme et des plus difficiles ; mais j'ai suivi l'exemple de feu Eugène Nus qui m'écrivait, en 1892 :

« Voilà bien des années que je passe à piocher des choses ingrates, sa- « chant que cela ne me donnera ni bonheur ni profit, et je ne regrette pas « une minute de ce temps-là. Faites comme moi et ne cherchez votre satis- « faction qu'en vous-même. Tout le reste est subjectif, pure illusion, *maya* « comme le disent les Indous. »

En terminant, je tiens à remercier publiquement Victorien Sardou, d'avoir bien voulu accepter la dédicace de ce livre, et Williams Crookes et A. Russell Wallace, les deux grands savants anglais, de m'avoir permis de publier leurs très importantes lettres particulières,

21 décembre 1894.

Alfred ERNY.

N. D. L. R. Ce volume est très bien conçu, point banal, plein de logique. — Nous ferons un compte rendu. — 3 fr. 50, à notre librairie.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.